



DEUX SOEURS, OU UNE NUIT DE MI-CARÊME,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR MM. MICHEL MASSON ET VALORY,

MUSIQUE ARRANGÉE PAR M. ADOLPHE.

Représenté pour la première fois, sur le théâtre des Folies-Dramatiques,
le 8 janvier 1841.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ERNEST DE TERVILLE.....	MM.	CACHARDY.
CÉLESTIN RÉMOND, employé.....		PALAISSAU.
JOLIBOIS, commis bijoutier.....		DUMOULIN
GUILLAUME, domestique de Terville.....		FERDINAND.
PIERRE, jeune paysan...		MAYR.
ANAIS DE BEAUMÉRANT.....	M ^{lle}	ROUGEMONT.
CLAIRE, jeune paysanne.....		ANGÈLE.
ARTHÉMISE, couturière.....		LEBOUX.
FENELLA, fleuriste.....		AMÉLIE.
NINETTE, idem.....		LOUISE R.
ROSE, femme de chambre d'Anais.....		JULLIARD.
UN DOMESTIQUE.....	MM.	DESQUERL.
UN MARCHAND DE BILLETS.....		VICTOR.

(La scène se passe à Livry au premier acte; à Paris, aux actes suivans.)



ACTE PREMIER.

Intérieur rustique ouvert sur la campagne. — Portes latérales. — Au fond, à droite, un petit buffet;
à gauche, une table. Sièges.

SCÈNE I.

TERVILLE, GUILLAUME.

GUILLAUME, suivant Terville qui entre.

Mais, monsieur, où allez vous ? Je vous dis que
la calèche a tourné à droite... vous vous éloignez
de la société.

TERVILLE.

Je le sais bien, mais je veux me reposer ici...
(Examinant autour de lui.) Oui, c'est bien cette
ferme que l'on m'a désignée... je suis chez Claire,

la jolie laitière de Livry, cette jeune fille que
protège Anais de Beaumérant... (Après un mo-
ment de silence.) Anais, malgré vous, il faudra
bien que je vous voie aujourd'hui.

GUILLAUME, revenant près de son maître.

Songez donc, monsieur, que vos amis vont être
inquiets, et dona Silvia sera la première à s'alar-
mer de votre absence.

TERVILLE.

Eh ! n'est-elle pas avec le duc de Lémarès son
mari ?

GUILLAUME.

C'est vrai; mais, vous le savez, ce n'est pas une raison pour que la duchesse oublie que vous n'êtes pas auprès d'elle.

TERVILLE, sévèrement.

Guillaume, je en vous prie, ne me parlez plus de la duchesse!

GUILLAUME.

Comment, vous ne voulez plus que je vous parle d'une personne qui vous aime et que vous aimez?

TERVILLE, à lui-même.

Lui aussi, il le croit!... Si j'ai cédé aux séductions de dona Silvia, c'était afin de combattre un amour véritable, de guérir d'une passion malheureuse, et de perdre un souvenir qui me poursuivait sans cesse depuis le jour où, pour la première fois, je vis Anaïs au bal.. Son accueil semblait me permettre d'espérer, et cependant, un mois après, elle me défendit de lui reparler de mon amour, et, je ne sais par quel caprice, elle me bannit pour jamais de sa présence.

Aria de Turonne.

Je n'ai pu la rendre sensible,
Malgré l'ardeur de mon sincère aveu;
Puisque l'oubli m'est impossible,
Afin de m'étourdir un peu,
De l'amour je me fais un jeu.
Son dédain, voilà mon excuse;
De ses rigueurs ne pouvant la punir,
Pour me venger, je demande au plaisir
Ce que le bonheur me refuse.

SCÈNE II.

CÉLESTIN, TERVILLE, GUILLAUME,
un peu au fond.

CÉLESTIN, arrivant par le fond.

Hein!... Du monde! des étrangers! Monsieur est un invité, sans doute, il vient pour ma noce.

TERVILLE.

Votre noce?

CÉLESTIN.

Oui, je suis le futur... Célestin Rémond... commis surnuméraire au bureau des nourrices... j'épouse aujourd'hui celle que j'aime : Claire, la fille d'adoption de la mère Grandchamp.

TERVILLE.

Et c'est, m'a-t-on dit, M^{lle} Anaïs de Beaumérant qui fait votre mariage?

CÉLESTIN.

Oui, monsieur, la charmante propriétaire du château voisin; c'est elle qui a décidé mon père à me donner son consentement.

TERVILLE.

Et c'est ce matin même qu'elle arrive, n'est-ce pas?

CÉLESTIN.

Nous l'attendons d'un moment à l'autre... sa présence est indispensable pour la cérémonie; car elle a voulu être la première demoiselle d'honneur... aussi, je lui réserve un petit coin dans mon cœur... qu'est-ce que je dis?... mais il est énorme le petit coin... et j'espère avant peu lui prouver ma reconnaissance.

Aria : Le Beau Lycas aimait Thémire.

Du ménage elle aura l'étrenne,
Car, dès demain, j' veux la prier
De s'arranger pour être merraine,
Avant dix mois, de mon premier.
Sa présence est d'un bôn augure
Aujourd'hui, j'en suis fier, je l'jure,
Et sur mon front a rayonné
Le bonheur d'un prédestiné.
Malgré ça j' serai bien mieux figure
Quand ell' tiendra mon nouveau-né.
Faudra voir comm' je s'rai figure
Quand ell' tiendra mon nouveau-né.

Mais pardon, si je vous laisse, monsieur, il faut que j'aille dire un petit bonjour à ma future.

(Il entre dans la chambre à gauche.)

TERVILLE, s'asseyant.

Guillaume... laisse-moi, je vais attendre ici M^{lle} de Beaumérant.

GUILLAUME.

Y pensez-vous, monsieur!... et la duchesse de Lénars!

TERVILLE.

Eh bien! tu lui diras que je me suis senti fatigué, et que j'ai voulu me reposer dans cette ferme...

GUILLAUME, insistant.

Elle ne se contentera pas de ce prétexte... vous connaissez sa jalousie, elle serait capable de venir vous chercher elle-même!

TERVILLE, se levant.

Tu as raison, je vais la rejoindre, je saurai bien trouver le moyen de revenir ici...

(Il se dispose à sortir.)

CÉLESTIN, revenant.

Comment, vous partez?

TERVILLE.

Dans quelques instans vous me reverrez.

Aria : Valse du Cheval de bronze.

Pour peu de temps je vous quitte.
(A lui-même.)

L'espoir me sourit en ce jour.

Puisque c'est l'amour qui m'invite,
Bientôt, bientôt je serai de retour.

GUILLAUME.

Pour peu de temps il vous quitte, etc.

CÉLESTIN.

En ces lieux revenez vite,
Pour voir couronner mon amour.

A mon hymen je vous invite,
Bientôt soyez donc de retour.

(Terville et Guillaume sortent.)

SCÈNE III.

CÉLESTIN, seul.

C'est drôle, Claire n'était pas dans sa chambre. Ah! je comprends... elle est auprès de la mère Grandchamp... Cette pauvre vieille bonne femme qui est impotente, clouée dans son grand fauteuil, sans pouvoir bouger; il faut bien que quelqu'un lui tienne compagnie... c'est sa fille d'adoption qui se charge de ce soin-là; mais dorénavant ça va nous regarder tous les deux; car je le tiens enfin ce plus beau jour de ma vie!... Avant une heure j'entrerai dans une lune de miel, suivie d'une infinité d'autres... Mon avenir sera semé de roses et de plusieurs garçons, car, comme je le disais, j'en aurai, je veux en avoir! et ils seront bien nourris, les gaillards! ma position au bureau des nourrices leur assure un lait pur et abondant... Je le choisirai moi-même... J'y aurai la main... oh! que j'ai bien fait de suivre la carrière de l'allaitement!

SCÈNE IV.

CÉLESTIN, CLAIRE.

CLAIRE, sortant de la chambre à droite.

Oui, mère Grandchamp, je vais aller sur la route guetter l'arrivée de M^{lle} de Beaumérant.

CÉLESTIN.

Bonjour, mademoiselle Claire.

CLAIRE.

Comment, vous étiez là, monsieur Célestin?

CÉLESTIN.

Est-ce que ça vous fâche?

CLAIRE.

Non; mais si je l'avais su, je serais venue plus tôt... Vous êtes exact... c'est bien...

CÉLESTIN.

Si je suis exact! je n'ai pas fermé l'œil pour être plus tôt réveillé... toute la nuit j'ai entendu le coq chanter ses amours et je me disais: Heureux coq! bientôt ton chant sera le mien!... car c'est pour ce matin, ma petite Claire!

CLAIRE.

Ah! mon Dieu! oui pour ce matin... et je n'ai pas plus dormi que vous, allez, monsieur Célestin.

CÉLESTIN.

Amour de femme, va! Pardon, je t'ai tutoyée sans le vouloir... Dire que dans un instant vous

seriez ma moitié et que je serai la vôtre... que nous serons une pomme de reinette coupée en deux... O la belle découverte que le mariage!

CLAIRE.

Oui, surtout quand le mari aime bien sa petite femme.

CÉLESTIN.

Comme moi!...

CLAIRE.

Quand il est gentil, aux petits soins avec elle.

CÉLESTIN.

Comme moi!...

CLAIRE.

Quand il se plait dans son ménage plus que partout ailleurs.

CÉLESTIN.

Comme moi!...

CLAIRE.

Et surtout, quand il n'est ni taquin, ni bougon...

CÉLESTIN.

Comme moi!... non, pas comme moi... au contraire, car je veux être le modèle des époux... le matin, j'irai chercher le lait, j'allumerai le feu, et le soir je bassinerai votre lit. On m'appellera peut-être chauffe-la-couche... ça m'est égal! voilà comment j'entends mes devoirs de mari citoyen!

CLAIRE.

Ah! si nous nous marions, ça n'aura pas été sans peine; votre père s'y est opposé assez long-temps.

CÉLESTIN.

Oui, sous prétexte que vous êtes une orpheline, sans fortune, recueillie par la mère Grandchamp. Mais, comme je le disais à mon père: est-ce qu'on ne doit pas préférer à des sacs d'écus, l'innocence, la vertu, la sagesse?... et vous avez tout ça... grâce à votre mère d'adoption.

CLAIRE.

C'est vrai, elle m'a élevée de son mieux.

CÉLESTIN.

Et son mieux a été joliment bien!

CLAIRE.

Aussi je lui en conserverai une reconnaissance éternelle... Mais quand je veux l'en remercier, elle me répond: C'était mon devoir, je l'avais promis à celle qui te confia à mes soins...

CÉLESTIN.

Mais comment êtes-vous devenue sa fille?

CLAIRE.

Je puis vous le dire... elle me l'a raconté si souvent... Un jour, il y a quinze ans, une dame étrangère, épuisée de fatigue, presque mourante, vint frapper à cette porte... mère Grandchamp lui ouvrit...

AIR: Thérèse la blonde.

Alors, la pauvre femme
Lui dit, en me montrant:
« Recevez la, madame,

Pitié pour mon enfant !
 Du destin qui m'accable,
 Sauvez l'être innocent ;
 Mon cœur n'est pas coupable... »
 A ces mots, mèr' Grandchamp,
 Dont l'âme est charitable,
 M'adopte en m'embrassant.
 Ell' fut ma second' mère,
 Oui, mais la première
 Disparut, hélas !
 Et ne revint pas,
 Depuis ne revint pas !

CÉLESTIN, essayant une larme.
 Allons v'là qu'vous me faites pleurer.... que
 c'est donc bête de s'attendrir un jour comme ce-
 lui-ci.

CLAIRE, qui a rematé vers le fond.
 Eh ! mais, regardez... une voiture s'arrête sur
 la route...

CÉLESTIN, de même.
 Une dame en descend...

CLAIRE.
 C'est M^{lle} Anais... quel bonheur !

SCÈNE V.

CÉLESTIN, ANAIS, CLAIRE.

ENSEMBLE.

ANAIS.

Air : Danse et balancer (des Bayadères).

Ah ! ce moment
 Charmant
 Comble mon espérance,
 Qu'il m'est doux de pouvoir
 Aujourd'hui vous revoir !
 Puisqu'ici
 Me voiei,

Mes amis, ma présence
 Est pour vous le signal
 Du bonheur conjugal.

CLAIRE, CÉLESTIN.

Ah ! ce moment
 Charmant
 Comble mon espérance ;
 Qu'il m'est doux de pouvoir
 Aujourd'hui vous revoir !

Puisqu'ici,
 Vous voiei,
 Votre aimable présence
 Est pour nous le signal
 Du bonheur conjugal.

ANAIS.

Bonjour, Claire... Eh bien ! es-tu contente ?

CLAIRE.

Ah ! mademoiselle, pouvez-vous me le de-
 mander !

ANAIS.

Alors, embrasse-moi. (Elle l'embrasse.)

CÉLESTIN, s'approchant.

Madame, je suis bien content aussi, moi...
 voulez-vous me permettre?...

ANAIS.

A vous, monsieur ?

CLAIRE.

C'est lui.

CÉLESTIN.

Oui, mademoiselle, c'est moi... le futur de
 Claire... Célestin Rémond.

ANAIS.

Ah ! c'est différent... le marié a le droit d'em-
 brasser la demoiselle d'honneur.

CÉLESTIN, l'embrassant.

C'en est beaucoup pour moi.

ANAIS.

Voyons, Claire, tout est-il prêt pour la céré-
 monie ? J'ai donné des ordres, dans un instant
 on va apporter de Paris la toilette de la mariée.

CÉLESTIN.

Alors, il faut que j'aille achever la mienne, et me
 revêtir du bouquet nuptial... (Tendrement à Claire.)
 Soyez tranquille, je ne me ferai pas attendre.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SCÈNE VI.

ANAIS, CLAIRE.

CLAIRE.

Dites-moi, mademoiselle, comment trouvez-
 vous mon futur ?

ANAIS.

Très bien, puisque tu l'aimes... et c'est depuis
 long-temps, m'as-tu dit ?

CLAIRE.

Ça date de la Saint-Jean de l'été dernier...
 j'allais justement, ce jour-là, porter du lait à
 votre château... tout à coup un cabriolet passe...
 je suis effrayée... je fais un faux pas... et crac !
 mon pot au lait se renverse sur tête d'un bon
 jeune homme qui accourait pour me secourir...
 c'était lui, mademoiselle ! c'est comme ça que
 notre amour a commencé.

Air : Puisque nous sommes au bal (Seconde année).

Depuis c'temps, pour voir son père,
 Quand il venait à Livry,
 Il avait soin, pour me plaire,
 D'passer toujours par ici.
 Ça m'causait un trouble extrême :
 Jamais y n'me disait rien ;
 Je lui répondais de même ;

Mais nous nous comprenions bien,
Oui, nous nous comprenions bien.

ANAI8.

Eh bien ! maintenant vous pourrez vous parler tout à votre aise.

CLAIRE.

Oui, mademoiselle, et ça parce que vous avez été assez bonne pour me donner une dot.

ANAI8.

Ne suis-je pas ta compagne d'enfance ? n'avons-nous pas partagé les mêmes jeux ? cela ne peut s'oublier... d'ailleurs, je n'ai fait que te rendre une bien faible partie de ce que les autres m'ont donné ; car lorsque ma mère, veuve de son époux, revint pour moroir auprès de moi, après trois ans de séjour en Espagne, elle me laissa sans fortune, et si je n'avais eu, pour me protéger, l'oncle de mon père qui prit soin de moi, et qui plus tard me nomma son héritière, je ne serais comme toi qu'une pauvre orpheline.

CLAIRE.

Oui, mais, Dieu merci, vous êtes riche... et, maintenant que vous ne dépendez plus de votre tuteur, vous allez suivre mon exemple, vous marier... Dame ! vous avez vingt-et-un ans... à cet âge-là il est permis de songer à prendre un mari... quant à moi, je crois que je n'aurais jamais pu attendre jusque-là.

ANAI8.

Je conçois... tu as rencontré un cœur qui répondait au tien... tout le monde n'a pas le même bonheur, vois-tu...

CLAIRE.

Il me semble que les cœurs ne doivent pas vous manquer à Paris ; bonne, riche et jolie comme vous l'êtes... vous avez, j'en suis sûre, des adorateurs par douzaines !

ANAI8.

Plus le nombre est grand, plus le choix est difficile : aussi il faut prendre garde avant de se prononcer.

CLAIRE.

Mais vous vous êtes prononcée en faveur du comte de Cérigny... épousez-le bien vite... dépêchez-vous d'être comtesse, je serais si contente de vous savoir heureuse !...

ANAI8.

Folle !... tu crois donc que le mariage c'est le bonheur ?

CLAIRE.

Si j'en juge d'après le mien, cela y ressemble beaucoup... d'abord, on épouse toujours celui qu'on aime.

ANAI8.

Hélas ! souvent aussi c'est par raison que l'on prend un époux... en se donnant à celui qu'on ne peut qu'estimer, on essaie d'élever une barrière infranchissable, celle du devoir, entre les mouve-

ments de son cœur et l'homme qui n'était pas digne de notre amour.

CLAIRE.

Comment ! est-ce qu'en épousant le comte de Cérigny vous ne feriez qu'un mariage... d'estime ? pourtant vous méritez mieux que ça... et il a dû s'en trouver d'autres...

ANAI8, comme s'abandonnant à un souvenir.

Oh ! sans doute... parfois, dans le monde, on remarque quelqu'un à qui l'on confierait avec joie son avenir... on croit pouvoir se livrer au sentiment qu'on éprouve ; mais on apprend que les apparences étaient trompeuses... alors, on garde le silence, on cache avec soin son amour, on tâche d'oublier celui qu'il eût été si doux d'aimer ; mais il en coûte presque toujours le repos de la vie !

CLAIRE.

Tenez, mademoiselle, je ne veux pas vous demander vos secrets ; mais d'après cela je vois bien que vous avez à vous plaindre de quelqu'un.

ANAI8, vivement.

Moi ? pas du tout... c'est une simple supposition. (*A part.*) Que vais-je dire à cette petite ?... ne l'ai-je pas oublié ? (*Haut.*) Parlons d'autre chose, pensons à la toilette... Et cette couturière qui n'arrive pas... Ah ! enfin, la voici.

SCÈNE VII.

LES MÈRES, NINETTE, FENELLA,
ARTHÉMISE, JOLIBOIS.

Air : Folie, orgie. (*Des Pages et les Poissardes.*)

Prestes
Et lestes
Nous apportons
Votre bonheur dans nos cartons.
Belles
Dentelles,
Charmans atours
Vont bientôt parer les amours.

ARTHÉMISE.

Madame, j'apporte la robe et le voile.

FENELLA et NINETTE.

Nous, les fleurs.

JOLIBOIS.

Moi, la parure et la chaîne que vous avez commandées pour la mariée...

ANAI8, à Claire, lui donnant l'écriin que Jolibois vient de lui présenter*.

Tiens, regarde, te plait-elle ?

CLAIRE.

Voyons... Oh ! mademoiselle, que de remerciemens !... comme je vais être gentille avec ça !..

JOLIBOIS.

A présent que j'ai rempli ma mission de com-
* Ninette, Fenella, Arthémise, Anaïs, Claire, Jolibois.

mis bijoutier, permettez-moi, jeune fiancée, de former un simple vœu.

CLAIRE.

Formez, monsieur.

JOLIBOIS.

Puisse la chaîne qui va vous unir à mon ami Célestin être aussi pure et aussi solide que la mienne... contrôlée à la Monnaie de Paris.

CLAIRE.

Ah ! monsieur Célestin est votre ami ?

JOLIBOIS.

Ami de collège... nous avons été en nourrice ensemble.

ANNAIS.

Claire, il est temps de songer à ta toilette. Mesdemoiselles, suivez-nous.

REPRISE.

Prestes

Et lestes, etc.

(Les grisettes suivent Anais et Claire dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VIII.

JOLIBOIS, puis CÉLESTIN.

JOLIBOIS, à lui-même.

A-t-il une chance ce Célestin ! C'est que la future est gentille à croquer !... plus que ça de beaux yeux pour un homme seul ? excusez !... mais où est-il donc l'heureux vainqueur ?

CÉLESTIN, à lui-même.

Ah ! voilà le marié au grand complet !... Dieu ! comme je sens bon ! (Apercevant Jolibois.) Tiens ! Jolibois !

JOLIBOIS, le bourrant de coups de poing.

Te voilà donc, scélérat ! brigand !

CÉLESTIN.

Eh bien ! qu'est-ce qui le prend ?

JOLIBOIS, continuant.

Tu me le demandes ? enjôleur ! séducteur ! Faublas de la rue Sainte-Appoline !

CÉLESTIN.

Prends donc garde, à la fin !

JOLIBOIS, de même.

Richelieu du bureau des nourrices !

CÉLESTIN, rarrangeant sa cravate.

Que c'est donc bête ! Tu as défait mon nœud.

JOLIBOIS.

Ce monsieur ! il n'y a qu'une jolie fille dans l'arrondissement et c'est pour lui... Homme de cour, va !

CÉLESTIN.

Tu l'as vue ? N'est-ce pas qu'elle est éblouissante ? (Changeant de ton.) Ah ! ça, qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Et toi ?

JOLIBOIS.

CÉLESTIN.

Moi, je viens me marier.

JOLIBOIS.

Eh bien ! moi, je viens parce que tu te maries.

CÉLESTIN.

Mais je ne t'ai pas invité.

JOLIBOIS.

Je le sais bien... Mais j'ai apporté les cadeaux de noces et je reste pour être ton garçon d'honneur... C'est moi qui chanterai tes couplets au dessert, sur ton bonheur conjugal... et, ensuite, me glissant en tapinois sous la table, je saisirai adroitement la jarrettière de la mariée.

CÉLESTIN.

Si ça t'est égal, tu ne saisis rien du tout... ce rôle a été distribué à un enfant de trois ans... Il n'y a que la maiz de l'innocence la plus pure qui doive s'approcher du vertueux mollet de mon épouse.

JOLIBOIS.

Ah ! Célestin, que c'est petit de ta part !... Tu es jaloux de ton ami ? Ingrat !... moi qui t'ai amené la plus charmante société !...

CÉLESTIN.

Ta société ! des femmes... des femmes échelées !

JOLIBOIS.

Un trio ébouriffant, mon cher !... trois fleuristes, dont une couturière.

CÉLESTIN.

Écoute, Jolibois, je respecte ces divers corps d'état ; mais si tu veux me faire un plaisir, tu les inviteras à retourner immédiatement embellir la capitale de leur présence.

JOLIBOIS.

Impossible... ces demoiselles savent qu'il y a un repas, elles ne s'en iront qu'après avoir consommé.

CÉLESTIN.

Oui ; mais ce qu'elles ne savent pas, ni toi non plus, c'est que ma nocé se fait au château de M^{lle} de Beaumétant... Il y aura du beau monde... des dames à plumes... des messieurs à claques...

JOLIBOIS.

Après ?... La beauté n'est déplacée nulle part, et moi je suis bien partout... Un bal du grand monde ! j'ai la prétention d'en faire l'ornement ; j'y déploierai toutes les séductions de ma chorégraphie. En avant les baronnes, les marguises, les duchesses... ça me va à moi qui ai l'habitude de faire danser les princesses.

Aix : Les Montards de Paris.

On me verra des plus ingambes,

Ici j'lach' la bride à mes jambes.

Je s'rai charmant,

Mêm' reaversant,

Éblouissant,

Ébouriffant !

En voyant ma désinvolture,

On se dira : Comm' c'est nature.

A chaque pas nouveau,

Oh!
 Chaque femme s'écriera :
 Ah !
 Qu'il est bien, qu'il est beau !
 Oh !
 Quel gueux que c'est être là !
 Chaque femme s'écriera :
 Quel gueux que c'est être là !

CÉLESTIN.

Eh bien ! ça sera gentil ! On se croira au bal Chécard.

JOLIBOIS, avec importance.

Voici ces dames !

SCÈNE IX.

NINETTE, FENELLA, CÉLESTIN, ARTHÉMISE, JOLIBOIS.

ARTHÉMISE.

Voilà le marié... ayons bon genre !

CÉLESTIN, reconnaissant les grisettes à mesure que Jolibois les lui présente.

Arthémise, Fenella, Ninette... des connaissances... je suis compromis !...

ARTHÉMISE.

C'est monsieur Célestin !

TOUTES LES TROIS, l'entourant.

Bonjour, monsieur Célestin.

CÉLESTIN.

Chut !

JOLIBOIS, à part.

Quelle figure ! on dirait un chat à qui on marche sur la patte.

ARTHÉMISE, à Célestin.

Eh bien ! est-ce que vous ne nous reconnaissez pas ?

FENELLA.

Vous m'avez fait danser à l'Élysée-Montmartre.

CÉLESTIN.

Chut !

NINETTE.

Moi, au Prado.

ARTHÉMISE.

Moi, au bal du Saumon.

CÉLESTIN.

Chut !

ARTHÉMISE.

Qu'est-ce qu'il a donc avec ses chut ! Est-ce qu'il y a des malades ici ?

JOLIBOIS.

Non ; mais il y a sa femme qui pourrait vous entendre...

ARTHÉMISE.

Oh ! sa femme !

FENELLA.

Tiens, il a peur de sa femme !

CÉLESTIN.

Je m'en flicte, mesdemoiselles.

ARTHÉMISE.

Ah ! monsieur chauffe-la-couche !

CÉLESTIN.

Là, quand je le disais... Eh bien ! oui, c'est un titre que j'ambitionne.

JOLIBOIS.

Et je te le décerne.

CÉLESTIN.

Aussi, mesdemoiselles, je vous en supplie, pour le repos de mon ménage, jetons un voile épais sur les contredances du passé.

FENELLA.

Avec plaisir, pourvu que nous dansions.

NINETTE.

Que nous soupions.

ARTHÉMISE.

Que nous batifolions... Vous serez pour nous un être complètement nul.

FENELLA.

Nous ne ferons pas plus attention à vous qu'à un homme d'âge.

CÉLESTIN.

Ça m'obligera.

JOLIBOIS, faisant passer Célestin à sa gauche.

C'est convenu ! (Aux grisettes.) Ainsi, mesdemoiselles, vous voilà de la fête... vous n'avez plus qu'à montrer votre gaieté, vos grâces et votre appétit.

ARTHÉMISE.

À propos d'appétit, je crois qu'il est temps de déjeuner ?

CÉLESTIN, effrayé.

Elles veulent manger !... Est-ce qu'elles se croient au Veau qui tette ?

JOLIBOIS.

Bonne idée ! le déjeuner est l'ami de l'homme à jeun.

FENELLA.

Et de la femme qui n'a encore rien pris... J'ai des tiraillements d'estomac.

NINETTE.

Moi, il me creuse horriblement.

ARTHÉMISE.

Et moi, je danse dans mon corset.

CÉLESTIN.

Mais, mesdemoiselles, je n'ai absolument rien à vous offrir.

JOLIBOIS.

Comment ?... un jour de noces !... tu ne peux pas avoir la prétention de mettre tes invités à la diète... Il y a bien ici un dindon... quand ce ne serait... qu'un gigot, un filet de bœuf... la moindre chose..

ARTHÉMISE.

Certainement.

FENELLA.

Visitons les armoires !

LES TROIS GRISSETTES.

Oui ! oui !...

(Jolibois et les grisettes visitent le buffet.)

* Ninette, Fenella, Jolibois, Arthémise Célestin.

CÉLESTIN, à lui-même.

Elles vont mettre la maison au pillage!... Si ma future voit ça, elle va me croire leur complice; il y a de quoi faire manquer mon mariage.

JOLIBOIS, revenant en scène et tenant une oie rôtie*.

Victoire! je tiens d'ne oie par la patte.

CÉLESTIN.

Arrête, Jolibois, respecte cette volaille... rends-moi cette oie... elle est consacrée à mon déjeuner de demain... j'en destine l'aile à mon épouse. (Il lui arrache l'oie des mains et la met sous son bras.)

ARTHÉMISE.

Et nous? Est-ce qu'il ne faut pas que nous nous alimentions?

CÉLESTIN.

Écoutez, mesdemoiselles, il y a ici près un restaurateur très renommé... pour le fromage de Brie... Jolibois va vous y conduire... il vous paiera à déjeuner.

JOLIBOIS.

Moi?

CÉLESTIN.

Oui, toi, (Il lui donne une pièce de cinq francs.) avec cette pièce de cinq francs... Je la destinais aux fonctionnaires de la paroisse; mais, puisqu'il le faut, le suisse n'aura rien et le reste sera pour le bedeau.

JOLIBOIS.

Je veux bien faire cela pour toi. Mesdemoiselles, je vous régale!

CÉLESTIN, prenant Jolibois à part.

Je t'en prie, ne reviens que lorsque j'aurai reçu la bénédiction nuptiale. Chut! n'ayez pas l'air... voilà M^{lle} de Beaumérant.

ANNAIS, sortant de la gauche. "

Vous êtes encore là, monsieur Célestin... Faites-moi le plaisir de vous rendre chez le notaire, et priez-le d'aller nous attendre au château.

CÉLESTIN.

Oui, mademoiselle, j'y vole.

JOLIBOIS, bas aux grisettes.

Qui m'aime me suive!

JOLIBOIS et LES GRISSETTES.

Ara : A bord! à bord! (du Naufrage de la Méduse.)

Partons, que rien ne nous arrête,

L'appétit double notre ardeur :

Nous allons commencer la fête

Chez le traiteur.

(Jolibois et les grisettes sortent en se tenant par le bras.)

SCÈNE X.

ANNAIS, puis TERVILLE.

ANNAIS.

Dans quelques instans j'aurai assuré le bonheur de mon amie d'enfance... Aujourd'hui j'assisterai

* Ninette, Jolibois, Célestin, Arthémise, Fenella.

** Annaïs, Célestin, Fenella, Arthémise, Jolibois, Ninette.

à sa noce... et puis, bientôt, ce sera mon tour... Mais le comte de Cérigny me rendra-t-il heureuse? Ah! pourquoi celui que j'avais distingué n'était-il pas digne de mon amour?

TERVILLE, à lui-même.

Enfin, j'ai pu m'échapper... (Apercevant Annaïs.) La voilà!

ANNAIS.

Allons, n'y pensons plus. (Elle se retourne et aperçoit Terville.) M. de Terville!... lui!... ici!... comment? (Haut à Terville.) C'est vous, monsieur. (Elle fait quelques pas pour s'éloigner.)

TERVILLE.

Ah! demeurez, mademoiselle, ne me privez pas du seul moment de bonheur qui m'ait été accordé, depuis le jour où vous m'avez banni de votre présence.

ANNAIS.

J'espérais, monsieur, que vous respecteriez assez ma volonté pour ne pas me poursuivre de vos hommages quand vous savez que je ne puis y répondre que par un refus.

TERVILLE.

Eh! quoi? toujours cette impitoyable froideur! même lorsque vous lisez dans mes yeux la joie que j'éprouve à vous revoir!

ANNAIS.

Pour me tenir un tel langage, vous ignorez donc, monsieur, que bientôt je serai la femme d'un autre?

TERVILLE.

Du comte de Cérigny... n'est-ce pas? Mais ce mariage n'est pas encore fait... avant qu'il s'accomplisse, il faudra qu'il me tue, celui qui aspire à votre main... j'ai mes droits à défendre.

ANNAIS.

Vos droits?

TERVILLE.

Oui, car vous m'avez aimé!... un jour... une heure peut-être, mais vous m'avez aimé! et n'aurais-je eu qu'un seul éclair d'espoir, c'en serait assez pour employer ma vie à reconquérir le cœur que j'ai perdu.

ANNAIS.

Eh bien! s'il est vrai que j'aie été un jour assez imprudente pour vous laisser deviner que je ne me verrois pas avec indifférence l'objet de vos soins... Dieu merci! on m'a éclairée à temps sur le danger que je courais; et plus d'un amour heureux, je le sais, vous a consolé de la perte du mien.

TERVILLE.

J'entends... on m'a calomnié auprès de vous... on vous a présenté quelques folies de jeunesse comme des crimes impardonnables, et vous avez confondu la légèreté de l'esprit avec les vices du cœur. Mais, alors, je ne vous connaissais pas, Annaïs.

ANNAIS.

Et depuis, monsieur?

TERVILLE.

Depuis ? j'ai cherché des consolations dans l'isolement, dans l'étude... ce fut en vain que j'essayai de vous oublier... la solitude ne faisait qu'ajouter à mon supplice, et le travail m'était impossible. Alors je pris un parti désespéré : je me rejetai dans le monde, au milieu du bruit de la foule ; mais, dans la foule, c'est vous encore que je retrouvais toujours, et le seul bruit que j'entendais, c'était celui de votre nom !

ANAÏS.

Je ne vous demande pas de vous justifier.

TERVILLE.

Mais, admettant même que j'eusse été coupable, ne comprenez-vous donc pas que mes fautes, que mes égaremens, je ne les devrais qu'au besoin de me venger d'un amour dédaigné ?

AN : Depuis long-temps j'aimais Adèle.

Me condamner serait une injustice,
Il faudrait voir mes erreurs sans courroux :
Car vous seriez ma première complice :
J'aurais failli... mais par amour pour vous.
Vous adorer, voilà quel est mon crime ;
Je puis encore tomber sur le chemin :
Le desespoir me pousse vers l'abîme,
Pour me sauver, daignez tendre la main.

ANAÏS.

Que me demandez-vous ? Après ce que je vous ai dit, vous pourriez encore espérer ?

TERVILLE.

Oh ! quand on aime, on ne perd pas facilement courage. D'ailleurs, pour entretenir le mien, n'ai-je pas un trésor précieux ?

ANAÏS.

Et lequel ?

TERVILLE, lui montrant un médaillon.

Tenez... reconnaissez-vous cette image ?

ANAÏS.

Mon portrait !... comment est-il entre vos mains ?

TERVILLE.

Vous n'êtes pas toujours à Paris, Anaïs ; on peut avoir des valets infidèles... celui qui espère guette toutes les occasions qui peuvent servir son amour... Vous comprenez maintenant que j'aie pu m'introduire chez vous, acheter le droit de copier votre portrait, et par ce moyen braver votre froideur et vous voir toujours me sourire.

ANAÏS.

Ce que vous avez fait là est bien mal... un pareil abus de confiance !... Mais ce médaillon, il est brisé... sans doute le dépit... la colère...

TERVILLE.

Oh ! non, vous me rappelez le plus heureux moment de ma vie... Vous souvient-il un soir, à la sortie de l'Opéra... vos chevaux emportés... la foule qui criait : Sauvez-la ! sauvez-la !... Un seul

s'élança... au risque de sa vie... le coup dont il fut atteint brisa ce médaillon... mais il eut le bonheur de vous sauver !

ANAÏS.

Ernest... c'était vous !

TERVILLE.

Oui, moi... toujours moi !

ANAÏS.

Et pourquoi vous être dérobé à ma reconnaissance, quand mes regards cherchaient de tous côtés mon libérateur ?

TERVILLE.

On parlait déjà de votre prochain mariage avec Cérigny, et je m'étais promis de ne demander qu'à lui seul compte de votre amour pour lui.

ANAÏS, vivement.

Mon amour pour lui !

TERVILLE.

Vous vous en défendez !... Ah ! si j'osais croire !

ANAÏS.

Qu'al-je dit ? (Célestin parle.)

TERVILLE.

Un mot, Anaïs, un seul mot !

SCÈNE XI.

CELESTIN, ANAÏS, TERVILLE.

CELESTIN.

Ah ! me voilà, ce n'est pas sans peine !

TERVILLE.

Maudit soit l'important ! au moment où mon sort allait se décider.

CELESTIN.

Mademoiselle, la compagnie... Je vous demande pardon, si je me suis fait attendre. C'est le notaire qui m'a retenu... il m'a fait une foule de questions sur vous... il m'a demandé si vous étiez bien la fille unique de la baronne de Beaumérant... et, d'après ce que je lui ai répondu, il m'a remis une lettre pour vous.

ANAÏS.

Une lettre... pour moi ! chez ce notaire... que signifie ?

CELESTIN, cherchant.

Eh bien ! qu'est-ce que j'en ai donc fait ? (Il continue à chercher la lettre pendant ce qui suit.)

TERVILLE, s'approchant d'Anaïs.

Anaïs, vous m'avez entendu... Me repoussez-vous encore ? Songez-y, c'est me condamner au malheur.

ANAÏS, embarrassée.

Monsieur, je ne puis vous répondre...

TERVILLE.

Et pourtant, Anaïs, c'est ou la vie ou la mort que je vous demande !

CELESTIN, qui a retrouvé la lettre.

Ah ! enfin la voilà, cette lettre !

ANAI8, avec émotion, et jetant un regard sur
Terville.

Donnez.

CÉRESTIN.

A présent, je vais aller chercher la mariée.

(Il entre à gauche.)

SCÈNE XII.

ANAI8, TERVILLE.

ANAI8, à Terville, tandis qu'elle déchire l'enveloppe
de la lettre.

Vous permettez, monsieur ?

TERVILLE.

Oui ; mais je ne m'éloigne pas... l'incertitude
est trop cruelle... je veux aujourd'hui même con-
naître mon arrêt. (Il remonte la scène et disparaît.)

SCÈNE XIII.

ANAI8, seule.

Dois-je croire à son amour?... (Regardant la
lettre.) Mon Dieu ! est-ce une erreur ? Mais non...
cette écriture... je la connais... c'est celle de ma
mère, de ma pauvre mère, morte depuis quinze
ans... Cette lettre... pourquoi ne l'ai-je reçue
qu'aujourd'hui ? (Lisant.) « Ma fille, quand elle te
» parviendra, cette lettre, que je t'écris de mon
» lit de mort, bien des années auront passé sur ma
» tombe ; mais mon souvenir, j'en suis sûr, ne
» sera pas effacé de ton cœur. » (Parlé.) Oh ! non,
ma mère, vous êtes toujours vivante pour moi !
(Lisant.) « C'est à lui que je m'adresse. J'ai dû
» attendre que le temps eût mûri la raison pour
» le révéler un secret que je ne pouvais confier à
» ton jeune âge... Tu vas comprendre ce qui m'a
» retenu si long-temps loin de ma patrie, et
» pourquoi je n'ai rapporté dans ma famille, au
» lieu de la joie du retour, que ce germe de mort
» qui devait me ravir à ton amour deux jours
» après mon arrivée. » (Parlé.) Que vais-je donc
apprendre ? (Lisant des yeux et résumant ce qu'elle
lit.) O ciel !... un second mariage en Espagne... à
l'insu de notre famille... Ma mère abandonnée...
Un enfant dont il faut cacher la naissance... Claire
est ma sœur ! (Se parlant en continuant à lire.) Ma
mère ! vous en appelez à mon amour filial... pour
garder votre secret, même envers celui qui sera
mon époux, jusqu'au jour où votre mariage sera pu-
bliquement avoué par l'homme qui vous a trahie...
Vous m'ordonnez de le chercher, ce marquis de
Valpeiras, et d'essayer de toucher son cœur en
lui révélant qu'il est père... Tout ce que vous
me commandez, je le ferai... le ciel me guidera
dans mes recherches, et ce devoir sacré... je sau-

rai le remplir. Mais, j'y songe... après une telle
révélation... le mariage de Claire devient impos-
sible ! (Allant à la porte à gauche.) Claire ! Claire !

SCÈNE XIV.

CLAIRE, ANAI8.

CLAIRE, entrant vivement.

Vous m'avez appelée, mademoiselle ?

ANAI8.

Oui, oui, je t'ai appelée.

CLAIRE.

Mais qu'avez-vous donc ? vous semblez émue...

Je vois des larmes dans vos yeux...

ANAI8.

Ecoute-moi... Tu sais s'il m'est doux de con-
tribuer à ton bonheur.

CLAIRE.

Oh ! sans doute.

ANAI8.

Eh ! bien... il faut que tu y renonces.

CLAIRE.

Que dites-vous ?

ANAI8.

Si tu m'aimes... tu rompras ce mariage.

CLAIRE.

Mais c'est briser mon cœur !

ANAI8.

C'est au nom de la mémoire de ta mère que je
l'exige.

CLAIRE.

De ma mère ?...

ANAI8.

Oui, et de la mienne, car nous sommes sœurs !

CLAIRE.

Vous ! ma sœur ?...

ANAI8.

Cette lettre vient de me le révéler... Apprends
que, veuve d'un officier général, celle à qui tu
dois la vie était restée en Espagne, sans appui
et privée de tout moyen de revenir en France...
Dans cette cruelle situation, un gentilhomme
espagnol lui demanda sa main et devint son
époux ; mais hélas ! celui qui ne lui avait donné
son nom que pour satisfaire un criminel amour,
disparut après avoir enlevé du registre des ma-
riages l'acte qui constatait son union avec notre
mère...

CLAIRE.

Mais c'était la déshonorer !

ANAI8.

En effet ; car au moment de te donner le jour,
quand elle voulut faire valoir son titre d'épouse,
on traita ses prétentions de folie, son récit de
mensonge... Il lui fallut cacher sa honte et renier
son enfant, puisqu'elle ne pouvait lui donner un
nom ! Tu le vois, ton mariage est impossible, il

me faudrait nommer notre mère... ce serait dés-honorer une mémoire que toutes les deux nous devons respecter...

CLAIRE.

O ma mère ! qu'exigez-vous de moi ? (Elle tombe, accablée, sur un siège à gauche.)

ANAIS, à Claire.

Cependant, tout n'est pas désespéré... et je le te promets, dès ce moment je n'aurai plus qu'un but, un seul... celui de te rendre au bonheur que je t'enlève aujourd'hui.

CLAIRE, pleurant.

Ma mère ! ma mère !

ANAIS, à elle-même.

Mais ce marquis de Valpeiras, c'est en Espagne seulement que je puis le retrouver... et seule, sans protecteur, comment entreprendre ce voyage ? (Après un temps.) Mais celui qui m'a conservé son amour malgré mes refus... celui qui m'a sauvé la vie... Ernest ! Ernest !...

SCÈNE XV.

CLAIRE, ANAIS, TERVILLE.

TERVILLE, paraissant.

Vous m'avez nommé ?

ANAIS.

Eh ! bien oui, c'est vous que j'invoquais en ce moment... Vous dites m'aimer, vous demandez ma main... Je me fie à votre honneur... Soyez mon époux !

TERVILLE.

Chère Anais !

ANAIS.

Mais à une condition !... c'est que notre hymen se célébrera à Madrid...

TERVILLE.

À Madrid !

ANAIS.

Dès demain, nous partons pour l'Espagne.

TERVILLE.

Mais quel motif ?

ANAIS.

Ne me le demandez pas... Peut-être un jour me sera-t-il permis de vous le dire ?

SCENE XVI.

LES MÊMES, CÉLESTIN, puis TOUS LES INVITÉS.*

CÉLESTIN, sortant de la chambre à gauche.

Voilà ma noce !... Enfin, je vais être marié !

* Ninette, Fenella. Arthémise sur le deuxième plan à gauche. Le choeur à droite et à gauche. Sur le devant : Célestia, Jolibois, Claire, Anais, Terville, Guillaume.

(Tout le monde pendant la ritournelle de l'air suivant : Guillaume s'approche de Terville et il lui parle sur le tremolo qui précède le choeur.)

GUILLAUME, bas.

Monsieur, je viens vous chercher de la part de la duchesse, elle va partir pour Paris.

TERVILLE.

Eh bien ! qu'elle parte sans moi, je romps pour jamais avec Dona Silvia !

CHOEUR.

Air final du premier acte des Pages et des Polssardes.

Qu'en ce jour l'hymen les engage :
Par l'amour ils étaient heureux ;
Tendres amans, le mariage
Va bientôt combler tous leurs vœux.

JOLIBOIS, à Claire.

De vous conduire, la faveur
M'appartient ; j'suis garçon d'honneur.

CÉLESTIN.*

Pour moi c'est un instant bien doux,
Je vais être enfin votre époux.

ANAIS, bas à Claire.

Allons, mon enfant, du courage ;
À ta mère il faut obéir.

CÉLESTIN.

Nous allons avoir un ménage
Du bonheur à n'en plus finir.

CLAIRE.

Non, Célestin, ce mariage
Hélas ! ne peut pas s'accomplir.

TOUS.

Qu'at-je entendu ?

Tout est rompu !

Tout est perdu !

CÉLESTIN.

Mais c'est une conduite affreuse !

JOLIBOIS.

Pauvre garçon, c'est avoir du malheur !

CLAIRE.

Nou, je ne puis plus être heureuse ;

Ah ! je succombe à ma douleur !

(Elle se cache en pleurant dans les bras d'Anais.)

ENSEMBLE.

CLAIRE.

C'en est fait, plus de mariage !
Pour mon cœur quel moment affreux !
Il m'a fallu bien du courage
Pour rompre, hélas ! d'aussi doux nœuds.

CÉLESTIN.

C'en est fait, plus de mariage !
Pour mon cœur quel moment affreux !
Peut-elle avoir eu le courage
De rompre, hélas ! d'aussi doux nœuds ?

ANAIS.

Elle a rompu son mariage

* Jolibois, Célestin, Claire, Anais, Terville, Guillaume.

Par l'effort le plus généreux.
Le ciel, pour prix de son courage,
Doit un jour combler tous ses vœux.

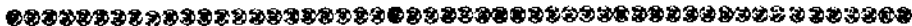
TERVILLE.

Jour fortuné ! charmant voyage !
Ce départ comble tous mes vœux.
Car il est pour moi le présage
De l'avenir le plus heureux.

JOLIBOIS, LES GRISSETTES, LES INVITÉS.

Non, plus d'hymen qui les engage ;
Ceux que l'amour rendait heureux
Ont vu briser le mariage
Qui devait combler tous leurs vœux.

(Anais soutient Claire qui est sur le point de s'évanouir.
Jolibois et les grisettes portent secours à Célestia qui
défaillit. — Tableau.)



ACTE SECOND.

Une place publique. — A droite, au premier plan, une rue ; du même côté, plus loin, une boutique de bijou-
lier. — Au quatrième plan, un costumier. — A gauche, au premier plan, les fenêtres de l'hôtel de l'ambas-
sade d'Espagne. A six pieds du sol, un grand balcon ; l'entrée de l'hôtel est dans la coulisse. Plus loin, une
rue. — Au sixième plan, au fond, un bal public, avec un transparent sur lequel on lit : BAL.

SCÈNE I.

NINETTE, ARTHÉMISE, FENELLA.

(Elles entrent par la droite.)

ENSEMBLE.

Aix : Après de son amant.

Nous pouvons nous divertir,
La journée
Est terminée ;

Le travail vient de finir,
C'est donc le tour du plaisir.

NINETTE.

Je s'rai cette nuit en laitière.

FENELLA.

En bussard on me verra.

ARTHÉMISE.

Moi, je m' déguise en rosière,
Personn' ne m' reconnaîtra.

ENSEMBLE.

Nous pouvons nous divertir, etc.

FENELLA, à Arthémise qui porte un paquet dans un
foulard.

Nous t'avons rencontrée à propos, Arthémise...
A présent, nous pouvons nous entendre avec
Jolibois pour le bal de ce soir. Qu'est-ce que
c'est donc que ce paquet-là ? Est-ce que tu tra-
vailles aujourd'hui ?...

ARTHÉMISE.

Non, c'est que je viens de porter un domino à
une pratique, dona Silvia de Lenarès, et je vais
remettre celui-ci chez M^{me} de Terville, vous
savez bien, la protectrice de cette petite laitière
dont le mariage a manqué, il y a trois mois ?

FENELLA.

Oui, M^{lle} Anais de Beaumérant.

ARTHÉMISE.

Eh bien ! maintenant, c'est M^{me} de Terville...

NINETTE.

Ah ! elle s'est mariée ?

ARTHÉMISE.

Pendant un voyage qu'elle a fait en Espagne,
et depuis hier qu'elle est à Paris, la voilà déjà
dans les fêtes, dans les bals... Est-ce heureux ces
grandes dames ! tandis que nous, c'est à peine si
on nous laisse un pauvre petit dimanche et un
pauvre petit lundi pour nous amuser.

FENELLA.

Dis donc, madame qui voulait me faire veiller
aujourd'hui.

ARTHÉMISE.

C'est comme chez ma couturière.

FENELLA.

Veiller le jour de la mi-carême, le plus sou-
vent.

NINETTE.

Une fête chômée !

FENELLA.

Ça serait outrager le calendrier.

ARTHÉMISE.

Moi, les deux dimanches que je respecte le
plus, c'est le mardi-gras et le jeudi de la mi-
carême.

FENELLA.

Mais v'la le pis... quand madame a vu que je
m'en allais, elle n'a pas voulu me payer ma se-
maine.

ARTHÉMISE.

Ni ma maîtresse non plus.

NINETTE.

Ni la mienne.

FENELLA, fouillant dans sa poche.

Et pour le quart d'heure, je suis à la tête d'une
somme de vingt-trois sous, que je dois à ma
portière.

NINETTE, même jeu.

Moi, j'ai dix-sept sous.

ARTHÉMISE.

Et moi, soixante-quinze centimes, dont une pièce de douze sous qui n'a plus cours, et trois sous de Monaco...

FENELLA.

V'là un capital social !

ARTHÉMISE.

Pour le carnaval !

FENELLA.

Sans argent, comment allons-nous faire pour louer nos costumes ?

ARTHÉMISE.

Eh bien ! nous laisserons nos corsets en non-tissement...

FENELLA.

Ou bien nos socques.

ARTHÉMISE.

Après tout, nous avons Jolibois... Voyons, il faut le prévenir que nous sommes là... Ah ! bon, il nous a vues. Le voici.

SCÈNE II.

NINETTE, ARTHÉMISE, JOLIBOIS, FENELLA.

JOLIBOIS.

Mes petites chattes, je suis à vous, nous pouvons causer... J'ai profité, pour sortir de la boutique, du moment où le bourgeois a été occupé à se disputer avec sa femme, il y en a pour quelque temps. Voyons, convenons de nos cliques et de nos claques.

ARTHÉMISE.

C'est tout convenu, nous allons au bal avec vous ce soir, et vous nous payez nos costumes.

JOLIBOIS.

Ah ! c'est comme ça que vous entendez la chose ?... Eh bien ! j'y consens. J'ai justement votre affaire, vous vous partagerez mon uniforme de garde national... Ninette, je vous décerne le pantalon... Fenella, vous aurez la capote... comme modiste, ça vous revient de droit... Quant à la belle Arthémise, je lui réserve le schako... A vous le poupon !

ARTHÉMISE.

Voyons, voyons, il ne s'agit pas de plaisanter ! Parlons raison.

FENELLA.

Nous voulons des costumes plus en rapport avec notre faible sexe.

ARTHÉMISE.

Oui, un fort de la halle, un débardeur... enfin, quelque chose de féminin.

JOLIBOIS.

Alors nous causerons de ça avec Célestin, car je vous en préviens, j'ai décidé qu'il serait des nôtres.

ARTHÉMISE.

Comment, il se divertit ? il est donc consolé ?...

JOLIBOIS.

Au contraire, mesdemoiselles, il gémit plus que jamais, et c'est pour tarir ses larmes que j'ai voulu l'initier aux charmes de votre société. Ainsi, c'est convenu, cette nuit nous moyons sa douleur dans un océan de plaisirs !

Aux : Par trop novice, une fille. (De Cocorico.)

Au bal de la mi-carême
Le chagrin est mal tombé,
Aussi c'est pour ça que j' l'aime,
L' decorum est prohibé,
Les mollets batt'nt la breloque,
On s' met en ébullition,
Et la poussier' vous provoque
A la consommation.

Parlant : Garçon, une bouteille de bière et six verres !

Servez chaud !

V'là l' galop !

On s' quitte, on s' prend,

C'est charmant !

En avant l' piston, l' tambour,

Carl'onnez jusqu'au jour !

En avant l' piston, l' tambour,

Un avant deux pour l'amour !

REPRISE ENSEMBLE, en dansant.

En avant, etc.

(Une voix dans la boutique du bijoutier.)

Jolibois !...

JOLIBOIS.

Voilà !... voilà !... On appelle... Il paraît que la querelle est finie ; ainsi, mes colombes, c'est convenu...

FENELLA.

Oui, nous entrons chez le costumier.

ARTHÉMISE.

Moi, je reporte mon domino et je vous rejoins.

JOLIBOIS, retenant un coin du foulard qu'Arthémise a laissé échapper.

Bon ! un peu plus le satin était compromis...

ARTHÉMISE, renouant le paquet.

Comme c'est mal attaché ce paquet !... Hein !... qu'est-ce que je vois là ? Un nœud orange ! Bon, la bourgeoise s'est trompée... ce domino-ci était pour Dona Silvia, et je lui ai donné le nœud bleu de M^{me} de Terville... Ma foi, je ne retournerai pas chez l'Espagnole... puisque c'est madame qui a fait la bêtise, ça ne me regarde pas... Je vais porter le nœud orange chez M^{me} de Terville.

JOLIBOIS.

C'est ça, nous n'avons pas de temps à perdre.

REPRISE.

En avant l' piston, etc.

(Les grisettes sortent, Arthémise par la gauche. — Les deux autres entrent chez le costumier. Voix Dans la boutique : Jolibois !)

: * Ninette, Fenella, Arthémise, Jolibois.

JOLIBOIS.

Voilà ! voilà !... (A lui-même.) Le bourgeois est furieux... bien sûr il a reçu sa paie... Ah ! voilà M^{me} de Terville. (Allant au-devant d'elle.) Madame vient pour sa parure... elle est prête depuis ce matin.

ANAIS.

C'est bien, je vais la voir.

(Jolibois rentre chez le bijoutier.)

SCÈNE III.

ANAIS, seule.

Je n'ai trouvé que ce prétexte pour sortir de chez moi... Arrivée hier, j'avais hâte de me rendre chez ce marquis de Valpeiras que j'ai vainement cherché en Espagne, tandis qu'il était à Paris... Ma démarche a été inutile... Le marquis part demain pour la Havane, et il est aujourd'hui tout entier à ses visites d'adieu. Il ne me reste plus qu'une seule espérance, celle de le rencontrer ce soir là... dans cet hôtel... à la fête vénitienne que donne l'ambassadeur d'Espagne... Sous le masque, il me sera permis de lui parler, sans éveiller l'attention... Puiss-je réussir ! Vingt fois, depuis mon mariage, j'ai été sur le point de tout dire à Ernest ; mais je relisais la lettre de ma mère... J'y voyais l'ordre formel de cacher à tout le monde le déshonneur qui pèse sur elle... J'ai dû me taire, même envers mon époux... Ouf, quoi qu'il puisse m'en coûter, je serai fidèle à la dernière volonté de ma mère... J'aperçois mon mari... il vient au-devant de moi, sans doute... Entrons, qu'il me retrouve chez le bijoutier.

(Elle entre.)

SCÈNE IV.

GUILLAUME, TERVILLE.

TERVILLE.

Et tu dis, Guillaume, que c'est la duchesse de Lénarès qui t'a fait demander en secret ?

GUILLAUME.

Oui, monsieur ; elle était dans une grande agitation, elle venait d'apprendre votre retour... elle pleurait en prononçant votre nom... et voici un billet qu'elle m'a remis pour vous.

TERVILLE.

Donne... (Lisant.) « Ce soir, à la fête que donne l'ambassadeur d'Espagne, je veux avoir une explication avec M. de Terville... Qu'il y vienne seul, ainsi que moi... J'y serai en domino noir ; il me reconnaîtra au nœud orange de mon capuchon... Je le répète : qu'il y vienne seul, je l'exige. » (A lui-même.) Mais avoir un entretien avec elle à

cette fête, cela m'est impossible ! j'y dois conduire ma femme.

GUILLAUME.

La duchesse de Lénarès m'a chargé de lui porter votre réponse.

TERVILLE.

Eh bien ! dis-lui que je n'irai pas... Mais non, attends... Que vais-je faire ? Sylvia croira que j'ai voulu la braver, son orgueil blessé ne prendra conseil que de la colère, et au risque même de se compromettre, elle ne reculera pas devant un éclat.

GUILLAUME.

Que décide monsieur ?

TERVILLE, à lui-même.

Pauvre Anais ! si elle venait à savoir... toute notre félicité intérieure serait à jamais perdue. (Haut.) Retourne auprès de la duchesse, et annonce-lui que, puisqu'elle le veut, je serai ce soir au bal de l'ambassadeur. (Guillaume sort.)

SCÈNE V.

TERVILLE, seul.

Ainsi, pour obéir à une femme que je n'ai vraiment jamais aimée, il faudra que je trompe celle que j'aime... Voilà donc ce que peuvent coûter les liaisons que l'on croit passagères.

Air d'Yolva.

A l'âge heureux où la raison sommeille,
Le cœur se livre à de folles amours.
Le réveil vient... les erreurs de la veille,
On veut alors les bannir pour toujours.
Quand on a cru pouvoir briser sans peine
Tous ces liens formés par le plaisir,
Il reste encore un anneau de la chaîne,
Et la passé pèse sur l'avenir.

SCÈNE VI.

TERVILLE, ANAIS.

ANAIS, sortant de chez le bijoutier.

Tu m'attendais, mon ami ? Nous allons rentrer, n'est-ce pas ? Tu sais... je dois m'occuper de ma toilette de bal... Pour te plaire, il faut que je me fasse bien jolie.

TERVILLE, à part.

Allons, il n'y a point à hésiter. Mais je ne sais comment lui dire...

ANAIS.

Qu'as-tu donc ?

TERVILLE, avec embarras.

Anais, je crains de te contrarier... et cependant j'ai une grâce, un sacrifice à te demander.

ANAIS.

Un sacrifice... et lequel ?

TERVILLE.

Si tu peux faire quelque chose qui me soit agréable, je t'en prie, n'allons pas ce soir chez l'ambassadeur.

ANAÏS, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut.) Et pourquoi donc cela?

TERVILLE.

Je n'y pourrais prendre aucun plaisir... une indisposition subite que je viens d'éprouver...

ANAÏS.

Tu m'effraies!

TERVILLE.

Il n'y a rien qui doive t'alarmer... seulement je sens que j'ai besoin de repos... la fatigue d'un bal me fait peur.

ANAÏS.

La distraction te serait peut-être favorable, au contraire... Moi qui me promettais tant de plaisir à cette fête, ne m'en prive pas.

TERVILLE.

Eh bien! puisqu'il faut te le dire, un autre motif me fait désirer que nous ne nous rendions pas à cette invitation... Je viens d'apprendre que le comte de Cérigny, l'homme qui a été mon rival, devait se rendre ce soir chez l'ambassadeur... Il ne me semble pas convenable que dès le lendemain de notre arrivée, nous nous trouvions en sa présence: on pourrait attribuer cette rencontre à ton empressement à le revoir.

ANAÏS.

Puisqu'il en est ainsi, je n'ai plus le droit d'insister; nous n'irons pas à ce bal... (A part.) Et pourtant, il faut que je vote le marquis de Valpeiras. Oh! je le verrai! je le verrai!

TERVILLE, à part.

Elle regrette le bal, je le vois bien. Pourquoi donc Sylvia ne m'a-t-elle pas oublié? (Haut.) Allons, viens, Anaïs; cette fête dont je te prive ne sera pas la dernière de la saison. Je te promets qu'à l'avenir je n'exigerai plus un pareil sacrifice..

(Ils sortent par la gauche, au moment où Jolibois paraît portant un volet.)

SCÈNE VII.

JOLIBOIS, en costume de paillassé sur lequel il a passé son paletot; puis CÉLESTIN.

JOLIBOIS, mettant les volets.

Quelles délices! je puis donc fermer la boutique. C'est drôle, pour le moment les volets ne pèsent pas une once, et quand j'ouvre la boutique ils pèsent deux cents kilos, bon poids... ce que c'est que l'amour du travail!

CÉLESTIN, arrivant par la rue au premier plan à droite, et se parlant à lui-même, comme s'il discutait avec quelqu'un.

Mais, mon père, quand vous me direz: Faut l'ou-

* Célestin, Jolibois.

blier... puisque je ne peux pas... est-ce ma faute? O Claire! je te vois partout, je te retrouve partout, dans mes pensées, dans mes rêves, dans ma poche (Tirant un petit couteau de sa poche.); car ce joli petit couteau, c'est toi qui me l'as donné... Bien souvent, dans ma douleur, j'ai eu la fantaisie de le tourner contre mon sein... mais malheureusement il n'est pas pointu... Couteau! couteau! pourquoi n'es-tu pas pointu!

JOLIBOIS, qui a fermé la boutique.

Ah! ah! v'là ce farceur de Célestin!

CÉLESTIN, tristement.

Tu m'appelles farceur? merci, tu es bien bon... Tu m'as fait demander, Jolibois... qu'est-ce que tu me veux?

JOLIBOIS.

Tu vas le savoir... d'abord, partons d'un principe.

CÉLESTIN.

J'aimerais mieux partir pour Livry.

JOLIBOIS.

Depuis trois mois que ton mariage avec Claire est rompu, tu t'amuses peu... de plus, tu n'amuses guère les autres...

CÉLESTIN.

Tu peux même ajouter que les autres ne m'aimaient pas du tout.

JOLIBOIS.

Enfin tu t'embêtes, et tu es embêtant.

CÉLESTIN.

Tu lis couramment dans mon cœur.

JOLIBOIS.

Or, monsieur Célestin, prêtez-moi toute votre attention.

CÉLESTIN.

Je te la prête, mais ne la garde pas trop longtemps.

JOLIBOIS.

Je suis propriétaire, vous le savez, de la confiance de votre respectable bonhomme de père; connaissant mon aversion marquée pour la mélancolie et la mauvaise nourriture, il m'a confié la mission délicate de dissiper les papillons noirs dont vous vous alimentez et d'extirper de votre cœur la passion malheureuse qui vous fait tourner au crétin.

CÉLESTIN.

Tu veux extirper mon amour?... Ah! si tu y parviens, tu seras un fameux pédicure.

JOLIBOIS.

Ne m'interrompez pas... Donc, pour le quart-d'heure, je suis revêtu, devant vous, d'une autorité paternelle.

CÉLESTIN.

Et d'un costume en toile à matelas.

JOLIBOIS.

Bref, je représente le vénérable auteur de vos jours.

CÉLESTIN.

C'est convenu... Tu es mon père déguisé en paillasse... Après ?

JOLIBOIS.

Ne m'interrompez pas... Je disais donc...

CÉLESTIN.

Non, tu ne disais pas ça.

JOLIBOIS.

Je vous dis que si.

CÉLESTIN.

Après ça, si tu le veux absolument...

JOLIBOIS.

Je disais : Je suis votre père... et vous êtes mon fils... donc vous me devez soumission et obéissance, écoutez donc ce que j'exige de vous...

CÉLESTIN.

Va toujours.

JOLIBOIS.

Voici l'ordre et la marche : à dater de ce moment les risettes viendront se nicher sur vos petites lèvres, vous chanterez la mère Gaudichon ; vous ferez des calembourgs, et ce soir vous m'accompagnerez au bal sous l'aimable costume d'un sémillant arlequin armé de sa batte.

CÉLESTIN.

Comment ! tu veux que je cache ma figure désoignée sous un ignoble carton... noir ?

JOLIBOIS.

Je l'ordonne (Le prenant sous le bras.) ; et pour commencer, tu vas venir avec moi chez le costumier.

CÉLESTIN, résistant.

Par exemple ! je n'irai pas !

JOLIBOIS.

Tu iras !... quand je devrais te donner ma malediction arrosée de quelques calottes... il n'y a pas à dire... faut que tu t'amuses.

Ain : Ronde de lady Melvil,

Allons, obéis au signal

De l'autorité paternelle.

CÉLESTIN.

Je m'en moqu' pas mal.

J' préfère à ton bal

Mon délassement lacrymal.

JOLIBOIS.

C'est assez user du mouchoir,
C'est assez mouiller la prune.

CÉLESTIN.

Du matin au soir,
Mon œil doit pleuvoir,
De mon cœur c'est l'arrosoir.

JOLIBOIS.

De tes larmes sois donc plus chiche,
Vrai, ça n'te rend pas beau.

CÉLESTIN.

J' dois avoir l'air d'un' biche.

JOLIBOIS.

T'as plutôt l'air d'un veau.
Au plaisir je veux te forcer,
Pas d'excuse,
Qu'on s'amuse.
Ou j'vais, pour t'y pousser,
Te brosser,
Mém' te rosser.

(Il le saisit par les deux mains et le force à danser en reprenant le refrain.)

Au plaisir je veux te forcer, etc.

CÉLESTIN, en tournant malgré lui.

Au plaisir il veut me forcer,
Pas d'excuse,
Qu'on s'amuse,
Il va, pour m'y pousser,
Me brosser,
Mém' me rosser.

Eh ! bien, oui. Jolibois, je me rends à tes raisons.

JOLIBOIS.

C'est bien heureux !

CÉLESTIN.

Mais écoute, moi je ne peux passer tout à coup de ma poignante affliction à une joie défilante... Laisse-moi respirer un peu... va choisir toi-même mon costume... et quand j'aurai habitué mon chagrin à ce changement d'uniforme... je te promets d'entrer dans la défroque d'arlequin.

JOLIBOIS.

Tu ne te feras pas attendre ?

CÉLESTIN.

Je ne te demande que cinq minutes de douleur.

JOLIBOIS.

Je suis bon enfant... Je te les accorde.

• REPRISE DU REFRAIN PRÉCÉDENT.

(Jolibois entre chez le costumier.)

SCÈNE VIII.

CÉLESTIN, seul.

Oui, attends-moi !... L'insensé, il a pu croire que dans l'état délabré où est mon cœur, je serais assez petit pour permettre à mes jambes le moindre divertissement... Oh ! non, ce n'est pas en saturnales licencieuses que se passera ma mi-carême... ce sont des yeux gros comme le poing qu'il me faut, un mal de tête horrible... Voilà le seul agrément que j'ambitionne... et pour me le procurer, courons m'enfermer chez mon père dans ma chambre mansardée... là je pourrai pleurer tout à mon aise... (Il fait quelques pas pour sortir.) Mais que vois-je, est-ce possible ?... Claire qui descend de la voiture de Livry !

SCÈNE IX.

CLAIRE, CÉLESTIN.

CLAIRE, entrant.

Célestin !...

ENSEMBLE.

Air : de Rosita.

Oui, c'est elle-même.
 Oui, c'est bien lui-même
 Celui que } j'aime.
 Celle que }
 Instant heureux !
 Plus de souffrance.
 Car sa présence
 Ici comble mes vœux.

CÉLESTIN.

Est-ce bien vous que je revois ?... n'êtes-vous pas plutôt une illusion, une vapeur, ô Claire !...

CLAIRE.

Mais non, monsieur, je ne suis pas une vapeur.

CÉLESTIN.

Permettez-moi de m'en assurer. (Il l'embrasse.)

CLAIRE.

Eh bien ! j'espère à présent...

CÉLESTIN.

De l'autre côté, afin qu'il ne me reste plus le moindre doute. (Il l'embrasse.) Oh ! cette minute de félicité efface quatre-vingt dix jours de souffrance, car il y a quatre-vingt dix jours que nous sommes séparés.

CLAIRE.

Ils m'ont semblé bien longs, monsieur Célestin.

CÉLESTIN.

Et à moi donc !... ils m'ont vieilli de dix-sept ans au moins... Chaque matin, en me faisant la barbe, j'étais étonné de ne pas la trouver blanche... C'est que j'ai été bien malheureux, allez !... Vingt fois, j'ai formé le projet d'aller vous voir à Livry ; mais mon père s'y opposait toujours. D'ailleurs, je suis sans argent pour faire la route, et les diligences ne font pas crédit... Mais comment se fait-il que vous soyez venue à Paris ?

CLAIRE.

C'est M^{me} de Terville qui m'y a appelée. Dans une lettre qu'on m'a remise ce matin, elle m'annonce son arrivée de voyage et m'engage à me rendre tout de suite auprès d'elle ; comme de juste, je me suis empressée d'obéir... La diligence allait partir, ma place était payée, je suis montée en voiture, et je suis arrivée ici avec le petit Pierre, le fils de l'épicier, qui est en train de faire descendre mon paquet de la diligence.

CÉLESTIN.

Et c'est M^{me} de Terville qui vous a fait venir ?

CLAIRE.

Elle-même...

DEUX SOUS.

CÉLESTIN.

Alors, j'y suis... Elle qui s'était intéressée à notre mariage d'abord, et puis qui vous avait forcée de le rompre ensuite, je ne sais pas pourquoi, ni vous non plus, à ce que vous m'avez dit, elle aura voulu le renouer de rechef, et voilà pourquoi elle vous appelle à Paris.

CLAIRE.

Eh bien ! monsieur Célestin, c'est justement ce que je pensais pendant la route, d'autant plus que dans sa lettre elle parle de me faire une surprise agréable, d'assurer mon bonheur.

CÉLESTIN.

Voilà qui est positif : votre bonheur, c'est moi ! Et mon père qui, pour me consoler de votre perte, voulait me forcer à en épouser une autre !

CLAIRE.

J'en serais morte de chagrin.

CÉLESTIN.

Vrai ?... ça m'aurait fait plaisir... Non, ce n'est pas ça que je veux dire... Moi, qui me croyais voué aux larmes pour toute la journée... me voilà forcé de me livrer à une irresse effrénée...

SCÈNE X.

CLAIRE, PIERRE, CÉLESTIN.

PIERRE, portant un carton aplati.

Me v'la !... Tiens ! monsieur Célestin !...

CÉLESTIN.

Bonjour, fils d'épicier ; ça va bien, fils d'épicier ?

PIERRE.

Pas mal... merci... V'la vot' carton, mamzelle !..

CLAIRE.

Comment, c'est ça ?

PIERRE.

Vous le trouvez un peu déformé, n'est-ce pas ? J'en ai eu pourtant bien soin...

CLAIRE.

Eh bien ! il y paraît.

PIERRE.

Pour qu'il fût en sûreté, je l'avais mis sur le siège, à côté du cocher ; mais, par malheur, un lapin s'est assis dessus...

CLAIRE.

Un lapin ?

PIERRE.

Un énorme !... Vous le connaissez... c'est le père Legras, le charcutier de chez nous !

CÉLESTIN.

En effet, c'est un beau lapin !

PIERRE.

Mamzelle, faut que je vous conduise tout de suite chez M^{me} de Terville ; car je n'ai pas de temps à perdre.

CÉLESTIN.

Ah ! je comprends ; farceur d'épicier, tu veux

profiter de ta mi-carême... Tu viens à Paris pour une partie de plaisir...

PIERRE.

Non j'y viens pour une partie de raisiné, et je ne veux pas la manquer...

CÉLESTIN.

Tiens ! mais j'y songe,* va à ton raisiné, mon garçon ; moi, je conduirai Claire.

CLAIRE.

Non, monsieur Célestin, il n'est peut-être pas convenable que l'on nous voie ensemble dans les rues de Paris.

CÉLESTIN.

Au fait, c'est juste, ça pourrait faire jaser, et il est inutile de mettre les langues en mouvement.

CLAIRE.

Je ne vous dis pas adieu, monsieur Célestin.

CÉLESTIN.

Je crois bien... ni moi non plus.** (A Pierre.) Fils d'épicier, je vous recommande mademoiselle, c'est mon bien, c'est mon trésor, c'est mon tout, car avant peu, elle doit être ma moitié.

ENSEMBLE.

Air des Pages.

Adieu, bonsoir,	} l'espoir,
Où j'ai	
Ayez	} réunis.
De bientôt vous revoir.	
Demain,	} réunis.
De grand matin,	
Demain,	} réunis.
Je verrai	
Vous verrez	} réunis.
Grâce à l'amour,	
En ce beau jour,	} réunis.
Les ennuis,	
Les soucis	} réunis.
Sont à jamais bannis,	
Puisque nous sommes	} réunis.
Puisque vous voilà	

(Pierre et Claire sortent par la droite. — Le bal public s'illumine ; quelques masques traversent la scène.)

SCÈNE XI.

CÉLESTIN, seul, puis JOLIBOIS, chez le costumier.

CÉLESTIN.

Oh ! oui, que j'irai la voir demain... C'est pourtant vrai, Claire est à Paris, nous ne nous quitterons plus... O Dieu de Dieu ! je nage dans l'ivresse la plus prononcée... Que dis-je ? Je nage... Je vole, je plane dans les régions de la volupté.

JOLIBOIS, chez le costumier.

As-tu fini de pleurer, Célestin ?

* Claire, Célestin, Pierre.

** Célestin, Claire, Pierre.

CÉLESTIN.

Il me le demande !

JOLIBOIS, de même.

Je t'attends chez le costumier.

CÉLESTIN, criant.

Me voilà !... me voilà !... (A lui-même.) Jolibois sera content de moi... Je me sens la force de faire les farces les plus indignes... Je boirai même du lait, si l'on veut. (Il entre chez le costumier.)

SCÈNE XII.

TERVILLE, paraissant au balcon de l'hôtel de l'ambassadeur, à la cantonade.

Non, merci, monsieur de Cérigny, je ne jouerai pas... je vais prendre l'air sur ce balcon. (A lui-même.) Ce comte de Cérigny, qui me poursuit de questions sur Anais !... C'est pour la voir, sans doute, qu'il s'est fait inviter au bal de l'ambassadeur ; il espérait la rencontrer... Et l'insistance de ma femme pour venir à ce bal... Allons, ne vais-je pas la soupçonner, être jaloux ? (Après un silence.) Me voilà donc à cette soirée où je ne devais pas paraître seul, et j'y suis venu en secret, comme Silvia l'a voulu... Je la verrai... Mais notre entretien durera peu, je l'espère... Aux lettres que je tiens d'elle, j'ai joint un billet qui ne doit plus lui laisser de doute sur mes véritables sentiments... En recevant ces papiers de ma main, elle comprendra qu'il ne peut plus rien exister entre nous... pas même le souvenir de notre liaison d'un jour. (Regardant à l'intérieur du salon.) Silvia ne paraît pas... aurait-elle renoncé à cette entrevue ? (Il se remet au balcon.) Mais au coin de cette rue, une voiture s'arrête... quelqu'un en descend... un domino noir.

SCÈNE XIII.

TERVILLE, au balcon, ANAIS, entrant furtivement par la rue à droite.

ANAIS.

Cette rue est déserte... Personne ne m'a vue descendre de voiture. (Elle regarde autour d'elle avec anxiété.)

TERVILLE, l'examinant du haut du balcon.

Un œud orange... C'est elle... Allons à sa rencontre. (Il disparaît.)

SCÈNE XIV.

ANAIS, seule.

M'y voici !... Je suis sortie de chez moi sans être vue et j'y pourrai rentrer de même, grâce à la

permission que j'ai donnée à ma femme de chambre de passer la nuit au bal... Mon mari s'est retiré dans son appartement, il repose... Je devrais être sans inquiétude... pourtant je tremble et le courage semble m'abandonner... Mais il faut bien que j'aille à ce bal, puisque c'est là seulement qu'il m'est permis de parler au marquis de Valpeiras. N'hésitons plus... Quoi qu'il puisse arriver... j'accomplirai jusqu'au bout ma mission de fille et de sœur... Entrons!...

(Elle disparaît du côté de l'hôtel de l'ambassade, sur la ritournelle de l'air suivant.)

SCÈNE XV.

NINETTE, ARTHÉMISE, JOLIBOIS,
FENELLA, sortant de chez le costumier.

ENSEMBLE.

Air de la Cracovienne.

L'archet de la Folie
Nous invite au plaisir,
A cette chère amie
Hâtons-nous d'obéir.
L'Amour, son camarade,
Nous donne le signal.
Vive la mascarade!
Vive le bacchanal!

NINETTE.

Dieu! que je suis pimpante!

FENELLA.

Ma mise est charmante!

ARTHÉMISE.

Ma taille élégante
De moi l'ra parler!

JOLIBOIS, à Arthémise.

Vot' joli costume,
Foi d' pailleasse l' m'allume,
J' sens déjà que j' fume,
Bientôt j' vas brûler.

(Pendant ce qui précède, Célestin, déguisé en arlequin, paraît; il s'est approché doucement de Jolibois, sans être vu, et lui applique un coup de batte sur les épaules.)

CÉLESTIN.*

Devine qui?...

JOLIBOIS.

Un imbécile... tu vois, je t'ai deviné.

CÉLESTIN, lui donnant un second coup de batte sur le dos.

Tu te trompes, c'est pas moi...

JOLIBOIS.

Ah! ça, est-ce que tu ne veux pas finir?...

CÉLESTIN.

Je m'amuse!

* Ninette, Arthémise, Jolibois, Célestin, Fenella.

JOLIBOIS.

Il devient trop aimable, il faut le museler.
(Célestin passe et repasse devant les grisettes, en leur faisant des mines et des agaceries.)

LES GRISSETTES.

Il est charmant! il est charmant!...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

L'archet de la folie, etc.

JOLIBOIS, à Célestin.

Il paraît que tu te trouves bien dans ton costume?

CÉLESTIN.

Très bien... très bien... Seulement, il me gêne horriblement... Mais le costumier m'a dit qu'il se ferait en marchant... Je sens qu'il se fait... (Levant les bras dont le dessous est déchiré.) Il vient de craquer en deux endroits.

ARTHÉMISE.

Tant que c'est de ce côté-là, il n'y a pas de danger.

JOLIBOIS.

Oui, mais ne va pas le faire craquer en dansant, ça deviendrait plus grave.

CÉLESTIN.

Sois tranquille, je danserai prudemment.

UN HOMME, s'avançant près de Jolibois.

Mon pailleasse **... des billets de bal... meilleur marché qu'au bureau.

JOLIBOIS.

Adressez-vous à l'arlequin, ça le regarde... Paie, Célestin.

CÉLESTIN.

Je veux bien... donne-moi de l'argent.

JOLIBOIS.

Comment!... est-ce que tu n'en as pas?

CÉLESTIN.

Vide complet: du vent... rien que du vent!...

JOLIBOIS.

Eh bien, merci!

CÉLESTIN.

Écoute donc, mon cher! tu m'as dit que tu représentais l'auteur de mes jours... j'ai compté là-dessus... mon père paie toujours pour moi...

JOLIBOIS.

C'est-à-dire que je suis refait... Allons! je vais prendre les billets.

L'HOMME, à Jolibois.

Venez par ici, mon pailleasse, l'inspecteur pourrait nous voir.

(Il emmène Jolibois dans un coin du théâtre, à droite; on entend le bruit d'une fanfare grotesque. — La scène est remplie de masques et de promeneurs.)

TOUS.

Tiens!... qu'est-ce que c'est que ça?

* Ninette, Arthémise, Célestin, Jolibois, Fenella.

** Ninette, Arthémise, Célestin, Jolibois, le marchand de billets, Fenella.

CÉLESTIN.

C'est la cavalcade du bal Chicard !

JOLIBOIS, qui a remonté la scène.

C'est ma foi, vrai !... Ahons, les autres ! Ohé !
les balochards ! les chicandards, ohé !

(Ils sortent par la gauche en dansant et en criant.)

SCÈNE XVI.

ANNAIS, sur le balcon ; puis TERVILLE.

ANNAIS.

Oh ! non... ce ne peut être lui !... ce n'était qu'une erreur de mon imagination... Respirons un peu... Au milieu de cette foule, poursuivie par ces regards qui cherchaient à me deviner sous le masque... je me soutenais à peine... j'ai failli m'évanouir... Sur ce balcon, à l'abri des indiscrets, je pourrai apercevoir le marquis de Valpeiras lorsqu'il entrera dans ce salon. (Regardant à l'intérieur.) Ciel ! que vois-je !... Je ne me trompais donc pas !... C'est lui, mon mari !... Il se dirige de ce côté !... Il vient à moi !... Je suis perdue !

TERVILLE.

Enfin, je suis auprès de vous, madame !... Pendant votre passage rapide dans ces salons, au milieu du bal, mes regards vous ont suivie, et si je ne me suis point approché de vous, c'est que j'ai compris les ménagemens que je devais à votre position et à la mienne.

ANNAIS, à part.

Il m'a reconnue !...

TERVILLE.

Maintenant, personne ne peut nous entendre, ne m'adresserez-vous pas un seul mot ?

ANNAIS, avec anxiété.

Monsieur...

TERVILLE.

Silvia !

ANNAIS, à part.

Silvia !...

TERVILLE.

Vous le voyez, ainsi que vous l'avez exigé, je me suis rendu seul à cette fête.

ANNAIS, à part.

Il me trompait !

TERVILLE.

Quelle plus grande preuve pouvais-je vous donner de l'empire que vous exercez sur moi ?

ANNAIS, d'une voix étouffée.

En effet... elle est grande, et je vous en remercie !

TERVILLE.

Eh bien ! alors, chère Silvia, ôtez ce masque, et que je lise dans vos yeux que vous n'avez plus contre moi ni haine, ni colère.

ANNAIS, avec un geste d'effroi.

C'est inutile, monsieur, je ne vous en veux pas.

VOIX dans l'intérieur, annonçant.

Le marquis de Valpeiras !

ANNAIS.

Le marquis !

TERVILLE, après avoir regardé dans le salon.

Silvia, votre mari l'accompagne... (Lui prenant la main.) Ne tremblez pas ainsi ; je vais les rejoindre... je ne les quitterai pas que vous ne soyez sortie du bal.

ANNAIS, à part.

Mais alors je ne pourrai pas parler au marquis !
TERVILLE, qui pendant l'aparté a tiré de sa poche un paquet carbeté.

Adieu donc ! Mais avant de nous séparer, prenez ces papiers, lisez, et, comprenez-le bien, c'est de vous désormais que dépend mon bonheur. (Il disparaît.)

SCÈNE XVII.

ANNAIS, seule, sur le balcon ; elle ôte son masque.

Trahie ! trahie par Ernest !... Ah ! essayons mes larmes ! Nuit fatale ! j'ai tout perdu : ma confiance dans mon époux et l'espoir d'accomplir la sainte mission que j'avais reçue de ma mère ! car mon mari ne quittera pas le marquis de Valpeiras ; impossible de m'approcher de lui... c'en est fait, il faut y renoncer !... Je n'ai plus qu'à m'éloigner d'ici... Ah ! mon Dieu ! pourquoi y suis-je venue ? (Elle rentre dans le salon.)

SCÈNE XVIII.

PIERRE, CLAIRE.

PIERRE, conduisant Claire ; ils entrent par le fond à droite.

Appuyez-vous sur moi, mam'zelle, nous y v'là !
CLAIRE.Nous avons tant marché ! Je n'en puis plus !...
je me soutiens à peine !...

PIERRE.

Ah ! c'est vrai, car voilà trois heures que nous battons le pavé... Du courage, mam'zelle ! nous devons être arrivés... le polichinelle à qui j'ai demandé mon chemin, m'a dit : La quatrième rue à droite, et la septième à gauche... ça doit être ici !...

CLAIRE.

Ah ! tant mieux, car je ne pouvais aller plus loin !...

PIERRE.

Ah ! mon Dieu ! je me reconnais ! nous y'là arrivés juste à l'endroit d'où nous sommes partis !...

CLAIRE.
Que dites-vous ?

PIERRE.
Brigand de polichinelle !... je devine... il s'est moqué de moi... il a voulu me faire une farce de carnaval !... Voyons, mam'telle ! il faut nous remettre en chemin.

CLAIRE.
Oh ! ça m'est impossible ! je n'en ai plus la force !

PIERRE.
Eh ben ! est-ce que vous allez vous trouver mal ? Une idée ! restez là... je vais aller chercher une voiture...

CLAIRE.
Hâtez-vous !

PIERRE.
Soyez tranquille, je suis à vous dans la minute.
(Il sort.)

SCÈNE XIX.

CLAIRE, puis ANAIS.

CLAIRE.
Puisse-t-il revenir bientôt !... Je suis épuisée !
(Cris de masques.) O ciel ! ces cris !... Que signifie ?... Et je suis seule ! (Nouveaux cris.)

Au de la Peureuse.
Ah ! je suis tremblante !
Et cette rumeur,
Soudain d'épouvante
A glacé mon cœur !

* Claire, Pierre.

Et je n'ai personne,
Dans un tel malheur !
La nuit m'environne ;
Ah ! je meurs de peur !
Le ciel m'abandonne ;
Ah ! je meurs de peur !

(Elle tombe épuisée sur un banc à gauche.)

ANAIS, paraissant.

J'ai entendu un gémissement... (Elle regarde du côté où est Claire.) Ciel ! c'est une femme qui a perdu connaissance... Sans doute les privations, le besoin !... Comment la secourir ?... Si j'appelle, je puis être reconnue... Ma bourse !

SCÈNE XX.

LES MÊMES, TERVILLE, paraissant au balcon.

J'ai vu sortir Silvia !... Veillons sur elle jusqu'à sa voiture.

ANAIS, apercevant Terville.

Mon mari !... Ah ! je n'ai qu'un instant ! (Elle se rapproche de Claire, et dit en lui jetant sa bourse :) Du courage ! ceci pourra soulager votre misère... Fuyons !... (Elle s'éloigne par la rue à droite.)

TERVILLE, au balcon, suivant des yeux Anais.

Elle monte en voiture... Silvia, adieu pour jamais !

(En ce moment une mascarade, en tête de laquelle sont Célestin, Jolibois et les trois grisettes, débouche par la gauche du théâtre et se dirige vers le bal public en sautant et en criant.)

ACTE TROISIÈME.

Un salon.—Porte au fond ; portes latérales. A gauche, au premier plan, la porte d'un petit cabinet de toilette ; même côté, deuxième plan, une cheminée, pendule, glace, vases, etc. — A droite, au premier plan, une fenêtre ; au deuxième plan, l'entrée de l'appartement de Terville ; à gauche, au troisième plan, l'entrée de celui d'Anais ; près de la fenêtre un canapé.

SCÈNE I.

ROSE, CÉLESTIN.

(Ils entrent par le fond. Célestin a repris ses habits de ville, Rose est travestie en bayadère, elle tient son masque à la main.)

ROSE.
Entrez, monsieur Célestin, vous voilà chez monsieur de Terville.

CÉLESTIN, fredonnant.

Merci, charmante bayadère.

(Parlé.) Merci, belle Indienne... (Frisonnant.) Il

fait meilleur ici que dans la rue où j'attends depuis deux heures qu'une main hospitalière me tienne le cordon de la porte.

ROSE.

Ma foi, il est heureux pour vous que je sois rentrée du bal à point nommé pour vous ouvrir... à l'heure qu'il est, vous risquiez de grelotter encore long-temps en plein air.

CÉLESTIN.

Je gretotais, oui ; mais je n'en suis pas plus froid pour ça... vaporeuse odalisque de la mascarade... Rien que l'idée de me savoir près de Claire... Voyez un peu cette chaleur-là... (Il lui

porte la main sur son cœur.) Quatre-vingts degrés, température de l'eau bouillante... rien que ça.

ROSE.

C'est possible... mais quant à ce qui est de mam'selle Claire, il faut qu'elle soit arrivée ici depuis mon départ pour le bal, car je ne l'ai pas vue.

CÉLESTIN.

C'est égal, j'attendrai... pour la voir, j'attendrais jusqu'à demain s'il le fallait: il n'y a que mon bureau des nourrices qui me presse... j'ai le temps...

ROSE.

Alors, je vous laisse... il faut que je me rende chez la couturière de madame.

CÉLESTIN.

Que ça ne soit pas moi qui vous gêne... au fait, j'aime autant ignorer où est la chambre de Claire... je me connais, si je le savais, je serais capable de commettre une indiscrétion, d'aller regarder par le trou de la serrure...

ROSE.

Est-il drôle, ce petit gros-là.

SCÈNE II.

CÉLESTIN, seul.

Drôle !... Je crois bien que je le suis... et cette nuit donc au bal... c'est là que j'ai été un peu ravisant... j'intriguais tout le monde... j'avais de l'esprit comme un épagneul... savant... personne ne m'a reconnu... J'étais si heureux d'avoir rencontré Claire... aussi je peux dire que je m'en suis donné avec férocité... j'ai mangé six oranges... je me suis fait marcher sur les pieds par tout le monde... mon costume d'arlequin craquait de tous les côtés. A la pointe du jour... j'ai dit bonsoir à Jolibois et à ces demoiselles... et me voilà. Je suis sous ton toit, ô ma bien aimée ! sous le même toit que toi... et elle ne s'en doute pas... elle dort... j'en ferais bien autant; car je suis éreinté... (Il s'étend sur le canapé à droite.) Pauvre chatte ! je suis sûr qu'elle est comme ça : sa petite tête dans sa petite main (Il se pose ainsi.) ou plutôt elle a son petit bras passé sous son petit cou... comme ça... (Il prend cette nouvelle position.) Certainement, c'est infiniment plus gracieux... Dieu de Dieu ! il me semble que je suis à côté d'elle et que nous rêvons ensemble... Amour de femme, va !...

SCÈNE III.

JOLIBOIS, CÉLESTIN.

JOLIBOIS, en costume de paillasse, tombant par la cheminée.

Palatras !

CÉLESTIN, s'éveillant.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

JOLIBOIS.

Ne faites pas attention... c'est moi.

CÉLESTIN.

Un voleur !

JOLIBOIS.

Non, un farceur.

CÉLESTIN.

Un paillassé !...

JOLIBOIS.

Un ami... c'est Célestin !

CÉLESTIN.

Jolibois !

JOLIBOIS.

Qu'est-ce que tu fais ici ?

CÉLESTIN.

J'attends mam'selle Claire... et toi ?

JOLIBOIS.

Je rentre du bal.

CÉLESTIN.

Par ce chemin là... chez M. de Terville ?

JOLIBOIS.

Je suis chez M. de Terville, notre pratique ? Je ne m'étais donc pas trompé de porte... c'est-à-dire de cheminée.

CÉLESTIN.

Ah ça ! par quel hasard ?

JOLIBOIS.

Voilà l'histoire :

AH : A la grâce de Dieu.

Pour une dans' par trop légère

On me conduisit au violon ;

Je m'sauve et j'grim' sur la gouttière,

On me suit dans mon ascension.

J'arpente les toits sans rien craindre,

Un' cheminée est mon espoir :

Lorsque les malins croient m'atteindre,

A leur nez j'enfil' le couloir,

En leur disant adieu,

A la grâce de Dieu !

Adieu,

A la grâce de Dieu !

CÉLESTIN.

De paillassé que tu étais, te voilà déguité en Savoyard.

JOLIBOIS.

Juste... et tu conçois que je ne peux pas sortir de cet hôtel dans une toilette aussi négligée... puisque te voilà, tu vas me prêter ton habit et ton pantalon.

CÉLESTIN.

Eh bien ! et moi donc ?

JOLIBOIS.

Tiens, c'est vrai... Je n'y pensais pas... Alors, tu vas aller à la boutique me chercher ma pelure bourgeoise.

CÉLESTIN.

Ça ne se peut pas, je suis venu ici pour voir celle que j'aime.

JOLIBOIS.

Célestin, voudrais-tu donc que ton ami te dût son incarcération ?

CÉLESTIN.

Au fait, ce n'est qu'un quart d'heure de retard... Je dois bien cela à l'amitié. Ah ! ça, qu'est-ce que tu vas devenir en m'attendant ?

JOLIBOIS.

Je vais me recacher.

CÉLESTIN.

Dans la cheminée ?

JOLIBOIS.

Non, on y est trop mal à son aise... Est-ce qu'il n'y a pas ici une armoire, une commode, un secrétaire... quelque chose ?

CÉLESTIN, regardant dans la chambre d'Anais.

Tiens... ah ! de ce côté... je vois un carton à chapeau.

JOLIBOIS, qui a ouvert la petite porte à gauche, au 1^{er} plan.

Merci... Ah ! voici un petit cabinet de toilette... justement il y a une croisée qui donne sur la cour, c'est par là que tu me jetteras mes effets...

CÉLESTIN.

On vient... cache-toi.

JOLIBOIS.

N'oublie pas mon pantalon.

CÉLESTIN, à la porte du fond.

Et toi, n'oublie pas de te débarbouiller.

ENSEMBLE.

Ais : Éternelle amitié.

Je reviens sans retard,
Tiens-toi bien à l'écart,
Évite le hasard
D'un indiscret regard.
Je dois m'évaporer,
Quand j' pouvais espérer
Un entretien charmant :
C'est dur pour un amant.

JOLIBOIS.

Ah ! reviens sans retard,
Je me tiens à l'écart :
Car je crains le hasard
D'un indiscret regard.
Il faut s'évaporer ;
Mais tu peux espérer,
Dans un autre moment,
Un entretien charmant.

(Jolibois entre dans le cabinet ; Célestin sort par le fond.)

SCÈNE IV.

TERVILLE, seul, sortant de son appartement.

Anais n'est pas ici ; il me tarde bien de la voir... Je veux m'expliquer avec elle sur ce que j'ai entendu dire cette nuit au bal... Ce comte de Cérigny ! oser prétendre que si j'ai obtenu la

main d'Anais, il est sûr, lui, d'avoir son cœur... Mais, que dis-je ? m'en expliquer avec elle... jamais la conduite de ma femme n'a pu légitimer une semblable fatuité... ce n'est que le propos d'un rival dédaigné, et j'étais fou de m'en alarmer... Non, rien désormais ne doit troubler notre bonheur... grâce à ma démarche de cette nuit, Dona Silvia ne viendra plus se placer entre nous pour le détruire... O ma femme ! ma jolie petite femme ! que nous allons être heureux !

Ais : Oui, c'est toi, toi que j'aime. (L. Fugé.)

Le passé, je l'oublie,
Anais, mon amie,
Plus jamais, dans la vie,
Que toi
Pour moi.
D'un honteux esclavage,
J'ai brisé les liens ;
A mon charmant ménage,
A l'amour, j'appartiens ;
Que lui seul il préside
Aux plaisirs de mon cœur ;
L'hymen est le seul guide
Qui conduise au bonheur.
Le passé, je l'oublie,
Anais, mon amie,
Plus jamais, dans la vie,
Que toi
Pour moi.

(Il s'assoit à droite.)

SCÈNE V.

ANAI, TERVILLE.

ANAI, sortant de son appartement, une lettre à la main, et sans voir Terville.

Le marquis de Valpeiras part ce matin... heureusement, cette lettre... (En apercevant Terville, elle cache vivement sa lettre.) Mon mari !...

TERVILLE, se levant, et allant à sa femme avec empressement.

Te voilà donc, enfin, mon Anais ; sans toi, le temps commençait à me paraître bien long.

ANAI, à part, en s'éloignant de lui.

Sa vue, maintenant, me fait un mal !

TERVILLE, un peu déconcerté.

Comment... tu t'éloignes de moi... Ah ! je devine, tu m'en veux encore à cause de ce bal que je t'ai fait manquer hier.

ANAI, vivement.

Non, Ernest, je sais que vous ne pouviez pas m'y conduire.

TERVILLE.

Sans doute, le soin de ma santé.

ANAI, amèrement.

Je vois avec plaisir que votre indisposition n'a point eu de suites... la nuit vous a été favorable.

TERVILLE.

Très favorable, ma bonne amie, quoique un peu agitée cependant.

ANAIS.

Oui, je le conçois, cela devait être... (A part.) J'ai peine à retenir mes larmes.

TERVILLE.

Eh! mais, qu'es-tu donc, Anais? Ce ton, cette froideur... pas un seul mot d'amour... Jamais tu ne m'as parlé de la sorte.

ANAIS.

Vous ne vous sentiez pas bien hier; à mon tour, je souffre aujourd'hui.

TERVILLE.

Et tu ne me dis pas cela tout de suite... (Lui prenant la main.) C'est vrai, ta main est brûlante, tu as de l'agitation, de la fièvre... Pauvre amie! moi qui ne m'apercevais pas de cela... mais je vais te reconduire dans ton appartement.

ANAIS, se dégageant avec précipitation.

Ernest... laissez-moi!

TERVILLE.

Tu me repousses, Anais.

ANAIS.

Vos soins, vos attentions sont inutiles, ce n'est pas cela qui pourrait calmer la douleur que j'endure.

TERVILLE.

Je ne te comprends pas... Tu refuses mes soins.

ANAIS.

Tenez, Ernest, il en coûte à mon cœur de vous le dire... mais tant que je serai ici... près de vous, le mal que j'éprouve ne pourra qu'augmenter encore... pour que je souffre moins, il faut que je m'éloigne.

TERVILLE.

T'éloigner de moi?... mais tu n'y songes pas... c'est le délire qui dicte tes paroles.

ANAIS.

C'est la raison plutôt... Je vous en conjure, permettez-moi de quitter Paris, de me retirer auprès de votre mère... Il le faut... pour nous deux ce départ est nécessaire... Ne m'en demandez pas davantage, Ernest, mais laissez-moi partir...

TERVILLE.

Que dit-elle!... je doute si elle veille... Anais veut me quitter... mais pourquoi? n'ai-je donc plus ton amour... n'es-tu pas heureuse?

ANAIS.

Eh bien! non... je ne suis pas heureuse, (A part.) et je ne peux plus l'être.

TERVILLE.

Ah! mon Dieu... s'il était vrai... Mais non... c'est impossible... et pourtant elle pleure... Ah! tu vas m'expliquer...

UN DOMESTIQUE, annonçant du fond.

Mademoiselle Clairé.

* Terville, Anais.

SCÈNE VI.

TERVILLE, CLAIRE, ANAIS.

CLAIRE, courant se jeter dans les bras d'Anais.

Ah! madame, ah! ma bienfaitrice... enfin je vous revois!...

ANAIS.

Claire, te voilà! Embrasse-moi!... Je suis heureuse de te savoir ici, et je te sais gré de ton empressement à te rendre auprès de moi...

CLAIRE.

Aussitôt après avoir lu votre lettre, je me suis mise en route, et je suis à Paris depuis hier.

TERVILLE.

Depuis hier?

CLAIRE.

Oui, monsieur.

ANAIS.

Et tu n'es pas venue ici?

CLAIRE.

Je m'y rendais avec Pierre qui m'avait accompagnée à Paris; par malheur, nous nous sommes égarés. Restée seule, des cris confus partis non loin de moi me causèrent un tel saisissement que je tombai sans forces devant une maison où l'on donnait une fête... C'est, m'a-t-on dit, l'hôtel de l'ambassade d'Espagne.

ANAIS, à part.

C'était elle! et je ne l'ai pas reconnue!

TERVILLE.

Et vous êtes restée sans secours?

CLAIRE.

Oh! non, monsieur.

Ara : Fleur des champs. (L. Puget.)

Seule, hélas! j'étais dans la rue,
Je me sentais près de mourir,
Lorsqu'une personne inconnue
Me voit et veut me secourir.
Un masque couvrait son visage.
Sans bruit elle approche de moi;
Et me dit: Enfant, du courage,
Prends, cette bourse c'est pour toi.

TERVILLE, prenant la bourse machinalement.

(Parlé.) Cette bourse!

ANAIS, à part.

Elle trahit mon secret!

CLAIRE, se tournant vers Anais, continuant l'air

Et puis, illusion étrange,
A ces accents si bons, si doux,
Qui semblaient être ceux d'un ange,
Je crus alors que c'était vous.

TERVILLE, à part, reconnaissant la bourse.

Je ne puis m'y tromper... c'est celle que j'ai donnée à Anais.

ANAIS, à part, regardant son mari.

Il a deviné la vérité.

TERVILLE, à part.

Plus de doute, elle a revu Cérigny... Je comprends maintenant pourquoi elle voulait s'éloigner de moi.

CLAIRE, à elle-même, regardant avec étonnement Anaïs et Terville.

Eh bien! que se passe-t-il donc?

TERVILLE, s'approchant d'Anaïs.

Anaïs, cette bourse est à vous?

ANAÏS.

Oui, monsieur.

TERVILLE.

Vous avez été au bal cette nuit?

ANAÏS.

Oui, monsieur.

TERVILLE.

Je ne vous en demande pas davantage... Tout à l'heure, vous vous vouliez partir... Eh bien! soyez satisfaite. Je ne m'y oppose plus... Je vais moi-même veiller aux préparatifs de votre départ... (A part.) Trompé par elle!... Voilà donc le prix de tant d'amour! **

(Arrivé à la porte de son appartement, il jette un regard sur Anaïs qui se détourne, et rentre chez lui.)

SCÈNE VII.

JOLIBOIS, CLAIRE, ANAÏS.

ANAÏS.

Il me croit coupable... ah! c'est le coup le plus affreux!

JOLIBOIS, entr'ouvrant la petite porte.

Célestin ne revient pas... Du monde... je m'éclipse!

(Il rentre dans le cabinet.)

CLAIRE.

Qu'avez-vous, ma sœur, vous pleurez?

ANAÏS.

Sans le vouloir, tu viens de trahir le secret d'une démarche qui devait être à jamais ignorée de mon époux; car il m'est impossible de lui en révéler le motif.

CLAIRE.

Mais, mon Dieu, quelle indiscretion puis-je donc avoir commise?... J'ai parlé seulement d'une personne inconnue.

ANAÏS.

Cette personne, c'était moi!

CLAIRE.

Vous, ma sœur!

ANAÏS.

Oui. Comme je te l'ai promis, depuis que le secret de notre mère me fut révélé, mon seul but, mon seul désir, fut de retrouver ton père... C'est pour accomplir ce devoir sacré que je fis ce voyage en Espagne, et que, la nuit dernière, j'étais allée à ce bal à l'insu de mon mari...

* Claire, Terville, Anaïs.

** Claire, Anaïs, Terville.

CLAIRE

Comment?

ANAÏS.

C'est là seulement qu'il m'était permis de voir le marquis de Valpeiras, ton père!

CLAIRE.

Eh bien! vous l'avez vu?

ANAÏS.

Non, il m'a été impossible de lui parler, et c'est ce matin même qu'il doit partir.

CLAIRE.

Il n'y a donc plus d'espoir!

ANAÏS.

Il m'en reste encore un: j'ai écrit au marquis de Valpeiras, et je vais lui faire porter ma lettre... Puis-je te rendre au bonheur!... Ensuite, il faudra nous dire adieu, car je quitte pour toujours cette maison.

CLAIRE.

Quitter cette maison, un mari qui vous aime?

ANAÏS.

Il ne m'aime plus, il m'a trompée... tu le vois bien, il faut que je parte.

(Elle rentre dans son appartement; Claire la reconduit jusqu'à la porte.)

SCÈNE VIII.

CLAIRE, seule.

Ainsi, aujourd'hui même, je puis être reconnue par mon père! Ah! quoi qu'il arrive, je ne quitterai jamais celle qui a été ma bienfaitrice... Je te suivrai partout, ma sœur.

SCÈNE IX.

CÉLESTIN, CLAIRE.

CÉLESTIN, à lui-même; il entre par le fond.

Maintenant, Jolibois a son affaire, je puis me livrer tout entier à ma félicité. (Apercevant Claire.) Ah! la voilà ma félicité.

CLAIRE.

C'est vous, monsieur Célestin.

CÉLESTIN.

Oui... moi pour la vie.

CLAIRE.

Je suis bien aise de vous voir.

CÉLESTIN.

Et moi donc... moi qui vous ai retrouvée après avoir été sur le point de vous perdre de plusieurs manières...

CLAIRE.

J'ai à vous parler.

CÉLESTIN.

Vous le pouvez... je vous écoute.

[CLAIRE, à part.

Pauvre garçon!... je vais l'affliger... il le faut cependant. (Haut.) Je vais partir, monsieur Célestin.

CÉLESTIN.

Comment ?

CLAIRE.

Bien loin peut-être.

CÉLESTIN.

Pas possible !

CLAIRE.

Ce sera sans doute pour toujours.

CÉLESTIN.

Eh bien ! ça m'est égal.

CLAIRE.

Que dites-vous ?

CÉLESTIN.

Oui, ça m'est égal, parce qu'alors je pars avec vous.

CLAIRE.

Vous voulez me suivre ?

CÉLESTIN.

Non, Claire, je ne vous suivrai pas... je vous donnerai le bras... Après les dangers que votre innocence a courus, je dois être continuellement à vos côtés... Il vous faut un ange pour vous protéger, un chien pour vous garder, un faul pour vous éclairer... Eh bien ! cet ange, ce chien, ce faul, ce sera moi !

CLAIRE.

Mais, je ne vous l'ai pas dit encore... je pars avec quelqu'un.

CÉLESTIN.

Quelqu'un ?... un homme !...

CLAIRE.

Non, avec madame Terville, et elle ne voudra pas consentir à ce que vous nous accompagniez.

CÉLESTIN.

Alors, je me passerai de son consentement ; mon parti est pris, je vais faire mes malles et acheter un paire de souliers neufs pour la route.

(Il sort par le fond.)

CLAIRE.

Ce bon Célestin... comme il m'aime !

SCÈNE X.

ANAI, CLAIRE, puis JOLIBOIS.

CLAIRE, à Anaïs qui rentre.

Ah ! vous voilà, ma sœur... Eh bien ! cette lettre ?

ANAI.

Je n'ai trouvé que des domestiques à qui je n'ai pas osé la donner... La seule personne qui me soit dévouée ici, Rose, est sortie... A qui confier un message de cette importance ?

JOLIBOIS*, sortant tout à coup du cabinet.
A moi, madame !

ANAI, effrayée.

A vous, monsieur !

CLAIRE.

Je le reconnais... c'est un ami de Célestin.

JOLIBOIS.

J'étais là, par hasard... sans le vouloir j'ai surpris votre secret... et je m'en applaudis, puisque je puis vous être utile.

ANAI.

Monsieur !...

JOLIBOIS.

Ne craignez rien, je serai discret, et quant à cette lettre, remettez-la-moi, madame... elle parviendra à son adresse, je vous en réponds !

ANAI.

Je me confie à vous.

JOLIBOIS.

Dans un instant, je vous apporte la réponse.

(Il sort par le fond.)

CLAIRE.

Voici M. de Terville !

SCÈNE XI.

CLAIRE, ANAI, TERVILLE.

TERVILLE, sortant de son appartement.

Madame, suivant vos désirs, je me suis occupé des préparatifs de votre départ.

ANAI.

Je vous remercie, monsieur.

CLAIRE, à part.

Mon Dieu !... il est donc vrai !

TERVILLE.

Mais avant de nous séparer, je désire avoir avec vous un dernier entretien.

ANAI, à Claire.

Va m'attendre dans mon appartement, je te rejoindrai bientôt.

(En ce moment, on entend au dehors retentir le fouet d'un postillon, et le roulement d'une voiture.)

TERVILLE, qui s'est dirigé vers la fenêtre.

Qu'est-ce ? Une chaise de poste !... Ah ! oui, je le reconnais... c'est le marquis de Valpeiras !...

ANAI.

Le marquis de Valpeiras, il est parti !

CLAIRE.

Plus d'espoir !

(Elle entre, en pleurant, dans l'appartement d'Anaïs.)

* Julibois, Anaïs, Claire.

SCÈNE XII.

ANAI8, TERVILLE.

ANAI8, à part.

Maintenant, le secret de ma mère doit mourir avec moi. (Haut.) Nous voilà seuls, monsieur, eh bien ! qu'avez-vous à me dire ?

TERVILLE.

Soyez sans crainte, madame, si j'ai désiré cet entretien, ce n'est pas que je veuille revenir sur le passé... me plaindre de mon bonheur détruit, de mon existence brisée.

ANAI8, à part.

Est-ce bien lui qui ose parler ainsi ?

TERVILLE.

Non, je ne vous adresserai aucun reproche ; nous nous séparerons sans bruit, sans scandale : car votre honneur m'est encore cher ; mais au moment d'un adieu qui doit être éternel, j'ai compris que je ne pouvais conserver plus long-temps ce qui me rappellerait des souvenirs encore si doux hier... si cruels aujourd'hui ; et j'ai voulu vous voir sans témoins pour vous faire une restitution.

ANAI8.

Une restitution ?

TERVILLE, lui montrant le médaillon du premier acte.

Ce portrait...

ANAI8.

Votre ouvrage, Ernest.

TERVILLE.

Qui m'eût dit qu'un jour je devrais vous le rendre ?

ANAI8, à elle-même.

La tristesse de son regard... l'émotion de sa voix... mon Dieu, s'il m'aimait encore... Mais ce rendez-vous... cette Silvia... Oh ! oui... je suis folle... il me trompe.

TERVILLE, qui a contemplé un moment le portrait d'Anais, dit en le lui donnant :

Reprenez-le, madame... c'est bien assez de tout ce qui m'entoure ici, pour que ma mémoire ne puisse oublier et mon amour méconnu et ma confiance trahie.

ANAI8.

Oui, monsieur, je le reprends, ce portrait... En me le rendant, vous ne faites pas un grand sacrifice, je le sais... On ne peut plus tenir à l'image de la femme qu'on a cessé d'aimer.

TERVILLE.

Anais, que dites-vous ?

ANAI8.

A quoi bon m'interroger ? Un mot suffira : J'ai acquiescé la certitude que vous me trompiez, et je pars...

TERVILLE.

Anais, après de telles paroles, une explication entre nous est indispensable ; je vous la demande, je l'exige.

ANAI8.

Eh bien ! monsieur, je vais vous la donner... Hier, au bal de l'ambassadeur, il y avait une femme... masquée en domino noir, qui vous y avait donné rendez-vous ?

TERVILLE.

Cela est vrai.

ANAI8.

Vous y êtes venu, à ce bal... vous l'avez vue, cette femme... et, vous éloignant de la foule, fuyant les regards indiscrets... vous avez eu avec elle un entretien mystérieux ?

TERVILLE.

Je l'avoue.

ANAI8.

Avouez-vous aussi que c'était dona Siv a ?

TERVILLE.

Oui, madame.

ANAI8.

Vous vous trompez, monsieur, c'était moi.

TERVILLE.

Vous !

ANAI8, lui présentant le paquet cacheté, que Terville lui a remis au deuxième acte.

Oui, moi... en voici la preuve.

TERVILLE.

Mais pourquoi n'avez-vous pas brisé ce cachet ?

ANAI8.

Je m'éloigne... J'ai dû respecter vos secrets.

TERVILLE, déchirant l'enveloppe.

Eh bien ! moi, Anais, je ne veux pas en avoir pour toi... Tiens, lis... (Après un temps.) Lis...

ANAI8, étonnée, lisant avec émotion.

« Madame, ces lettres que je vous renvoie, » j'ai pu les recevoir autrefois sans crime... je » ne dois pas les conserver plus long-temps... » j'aime ma femme... ai-je besoin de vous en » dire davantage?... Adieu pour toujours... » (Se jetant dans les bras de son mari.) Ernest, cher Ernest... et moi qui t'accusais... ah ! tu me pardonneras, n'est-ce pas.

TERVILLE.

Ah ! oui, car moi-même j'ai besoin de pardon... je te croyais coupable... que j'étais injuste... car je devine à présent... c'est ton amour pour moi qui t'a conduit à cette fête... tu me croyais infidèle... tu doutais de ma tendresse...

ANAI8.

Mon ami... je ne veux pas te faire un mensonge... ce n'est pas pour toi que je suis allée au bal de l'ambassadeur.

TERVILLE.

Mais pour qui donc ?

ANAI8

Celui-là, je ne puis te le nommer.

TERVILLE.

Cependant il faut que je le connaisse... Songés-y, malgré moi le soupçon va naître... j'aurai le droit de l'accuser.

ANAI8.

M'accuser!... Mais regarde-moi donc, Ernest. Je t'aime... je n'aime que toi, je te le dis avec bonheur... Interroge mes yeux... démentent-ils mes paroles?... Je t'en conjure, ne cherche pas à pénétrer un mystère qu'il m'est impossible de te dévoiler... ce serait commettre un sacrilège.

TERVILLE.

Un sacrilège!... mais n'en est-ce pas un que de refuser votre confiance à votre époux? Anais, s'il est vrai que tu m'aimes, tu ne me laisseras pas plus long-temps en proie au doute affreux qui doit détruire le repos de ma vie.

ANAI8.

Mais ce secret n'est pas le mien... je te l'ai dit, Ernest, le révéler m'est impossible.

TERVILLE.

Et moi je vous dis, madame, que vous ne m'aimez pas...

Ain : Personne ne nous regarde. (Secret du Soldat.)

Privé de votre confiance,
Je vous laisse votre secret.
Hélas! par ce cruel silence
Vous avez dicté mon arrêt;
Que notre destin s'accomplisse,
Non, désormais plus de bonheur,
Car vivre ensemble est un supplice
Quand le soupçon est entré dans le cœur;
Et le soupçon est entré dans mon cœur.

SCÈNE XIII.

CLAIRE, ANAI8, TERVILLE.

CLAIRE, entrant vivement.

C'est M. Jolibois!... Je viens de l'apercevoir... il entre dans l'hôtel.

ANAI8.

Quel espoir! s'il avait pu rejoindre le marquis de Valpeiras?

TERVILLE.

Eh bien! madame... quel intérêt?

ANAI8.

Ah! c'est qu'alors il me serait peut-être permis de te prouver mon innocence.

SCÈNE XIV.

CLAIRE, JOLIBOIS, ANAI8, TERVILLE.

JOLIBOIS, essouffé.

Me voilà!... me voilà!

ANAI8, à part.

Aurait-il réussi.

TERVILLE.

Que signifie?

JOLIBOIS.

Ain : Valse de Strauss.

Me voilà, je r'viens triomphant;
D'ici bannissez les alarmes;
J'arriv' pour sécher tout's les larmes,
Et rendre un père à son enfant.

A la suite d'une aventure,
Ici je m'trouvais sous l'scellé,
Quand, par hasard, je vous le jure.
Un secret me fut révélé.

J'apprends que mad'moiselle Claire
De madame était la sœur;
Y fallait rattrapper l'père
Et pour ça, je m'fais coureur.
Je cours vite à sa demeure;
Mais il venait de partir;
Prenant mon élan sur l'heure,
Je me remets à courir.

Je cours après la berlino;
Mais d'espérer j'avais tort;
C'est en vain que je m'échine,
Elle court toujours plus fort.
Un moyen m'pass' par la tête,
V'la c'que c'est que d'être farceur,
De loin j'crie : Arrête! arrête!
Au voleur!... c'est un voleur!
Aussitôt, voyez la chance,
A mes cris la foule accourt.

On s'pousse, on s'presse, on s'élançe,
L'postillon s'arrê! tout court.
Alors j'grim' dans la voiture;
Madam', je r'mets votre écrit,
Je parle au nom d'la nature
Et le marquis s'attendrit.
En bon père de famille.

Il pleure, et me dit alors :
« Je veux embrasser ma fille
Et réparer tous mes torts. »

Aussi je r'viens triomphant,
D'ici bannissez les alarmes.
J'arriv' pour sécher tout's les larmes
Et rendre un père à son enfant.

CLAIRE.

Je vais donc voir mon père!

JOLIBOIS.

Dans un instant, il viendra lui-même légitimer sa fille, et vous remettre, madame, son acte de mariage avec votre mère...

TERVILLE.

Qu'entends-je?

ANAI8.

Oui, mon ami, l'unique preuve de ce mariage avait disparu... l'honneur de ma mère était com-

* Jolibois, Claire, Anais Terville.

promis... j'ai dû jusqu'à ce moment renfermer son secret dans mon cœur, et si je suis allée au bal de l'ambassadeur, je puis le dire à présent, c'était pour voir le marquis de Valpeiras.

TERVILLE.

Chère Anais, quand je t'accusais... c'était un noble sentiment qui guidait ta conduite, j'aurais dû le deviner!

SCÈNE XV.

JOLIBOIS, CÉLESTIN, CLAIRE, ANAIS, TERVILLE.

CÉLESTIN, avec un paquet au bout d'un bâton et une paire de souliers à la main.

Me voilà en costume de voyageur.

JOLIBOIS.

Eh bien, où vas-tu donc?

CÉLESTIN.

Je vas... j'sais pas...

JOLIBOIS.

Et moi je vais te le dire: Tu vas aller à la mairie faire publier les bans.

CÉLESTIN, étonné.

Mes bans!

JOLIBOIS.

Cette fois ton père ne pourra pas dire que ta future n'a pas de nom... car elle en a un gentil... elle est marquise de Valpeiras!

CÉLESTIN, laissant tomber ses souliers et son paquet.

Marquise de Valdegrâce!... et vous m'épousez toujours?

CLAIRE.

Plus que jamais! Voilà donc mon bonheur assuré.

ANAIS.

Et le mien aussi, car je puis hautement te nommer ma sœur.

CHOEUR.

Air: Marche de Lestocq.

Ah! pour nous quel beau jour!

En ce séjour,

Où, tour à tour

Nous allons fixer pour toujours

Et les plaisirs, et les amours!

Plus d'ennuis,

De soucis,

Nou désormais

Plus de regrets!

Car cet instant, et pour jamais,

De deux sœurs

Réunit les cœurs!

FIN DE DEUX SŒURS.

Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre: le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite. Les changements de position, dans le courant des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages.